

SOUVENIRS DE LA GUERRE  
DE 1914-1918  
DE MAURICE LARUELLE

A ma Suzon .

Souvenirs de mes vingt ans

que tu ne connus pas

mais qui semblaient  
t'attendre .

Maurice

## Juillet 1914 <sup>1</sup>

Il me semble remonter un courant formidable pour arriver à me souvenir avec précision de cette période, maintenant lointaine. Mon jeune âge d'alors, j'allais sur mes seize ans, est, pour mes trente ans passés, le gros facteur d'oubli. D'autant plus que ces événements n'ont laissé dans ma mémoire qu'une empreinte superficielle, car plus tard, la grande tragédie qui durait et semblait ne jamais finir, devait buriner à grands coups de ciseaux dans mon âme précocement formée, son empreinte brutale, et d'autres souvenirs que rien ne peut effacer, gravés en traits fulgurants, allaient estomper ceux de mes jeunes années.

Je me souviens pourtant de l'animation qui régnait dans le bureau de la Banque, où je travaillais en qualité de petit employé.

J'étais au « personnel » et cette situation, importante à mes yeux, faisait que je connaissais tout le monde, étant également connu de tous.

Je restais longtemps à droite et à gauche, prêtant une oreille attentive aux propos animés, et mon désespoir était de ne pas tout comprendre. Mon expérience n'allait pas bien loin à l'époque et bien des portes étaient fermées à mon entendement.

Je sentais confusément, pourtant, que c'était grave.

Si quelques-uns plaisantaient, bien plus ne riaient pas et n'en avaient point envie.

Les divers mouvements d'opinion créés par le jugement de la femme Caillaux, qui avait abattu le journaliste Calmette, jugement terminé par un acquittement scandaleux, laissaient la place dans l'agitation populaire aux événements des Balkans.

L'assassinat de l'archiduc autrichien à Sarajevo, éclatait comme un coup de tonnerre au-dessus des têtes déjà inquiètes.

Et l'on parla de guerre...

La guerre... Ce mot sonnait en moi immense et farouche.

Mon père qui fut dix ans soldat, et qui traîna son sabre durant de longues années dans l'extrême Sud-Oranais, nous avait abreuvés d'histoires militaires, nous contant

---

<sup>1</sup>

Note Pascal Chour : cette recopie du récit de Maurice Laruelle présente quelques différences avec l'original :

- La forme (police de caractère, disposition, etc.) est légèrement différente. Le texte d'origine, dactylographié, comporte 86 pages.
- En matière de ponctuation, Maurice utilise souvent la virgule à la place du point ce qui rend parfois les phrases un peu confuses. Des points ont donc été introduits en remplacement de ces virgules lorsque visiblement, ces dernières séparaient deux phrases indépendantes.
- Des notes de bas de page ont été introduites pour expliquer certains événements ou certains termes. Elle sont signalées par le texte « (Note P.C.) ».
- Des notes d'explications ont été ajoutées à la fin du texte de Maurice Laruelle concernant l'armement cité, les techniques défensives, etc.
- je remercie Yves Salmon (<http://papymac.free.fr/>) pour sa relecture attentive qui a permis d'éliminer un grand nombre de fautes de frappe.

également comment la France fut à deux doigts de la guerre avec l'Allemagne lors de l'affaire Schnebelé<sup>2</sup>, l'enthousiasme des hommes, les harnais et les pièces d'artillerie fourbis comme pour une revue.

Nourrissant également mon jeune esprit des « Chants du Soldat » de Déroulède, que je savais tous par cœur, tout cela faisait que l'idée que je me forgeais de cette grande et terrible chose « La Guerre » était assez éloignée de la réalité.

Et puis les événements allaient si vite, se précipitant...

Déclaration de guerre à la Serbie. Mobilisation russe.

Déclaration de guerre à la Russie.

Mobilisation générale en France. Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

Et je revois encore à ce moment, le Colonel en retraite d'Escienne, chef du matériel, sautant à pieds joints par-dessus des tables pour prouver qu'il était encore assez alerte malgré son âge pour amener au feu un régiment.

Puis ce fut le défilé de tous les employés mobilisés, venant au personnel se faire payer avant de partir.

C'était des adieux à n'en plus finir. Tous partaient courageusement et leur entrain me chauffait au ventre.

Tous m'ont promis des cartes postales, des photos, et tous m'ont bien dit qu'ils reviendraient rapidement...

Quelques-uns ne m'ont pas oublié et m'ont envoyé quelques temps, qui des cartes, qui des photos...

Et tous ne sont pas revenus... Pauvre vieux...

Mon père avait à l'époque, attaché en qualité d'homme de ménage, un ouvrier nommé Goursat, qui faisait partie de la famille. Il nous avait tous emmenés plusieurs fois manger sur l'herbe et là, nous révélait d'incontestables qualités de braconnier, tendant des pièges ou prenant des oiseaux à la glu. Il nous aimait beaucoup et mes frères et moi l'aimions également.

Son départ fut pathétique.

Nous l'accompagnâmes à la gare et son âme de méridional laissait libre cours à son exubérance, nous promettant de tuer tous les Allemands.

---

<sup>2</sup>

Affaire Schnebelé. Grave incident diplomatique : commissaire de police au poste de frontière franco-allemand de Pagny-sur-Moselle, attiré côté allemand par son homologue, il est arrêté et incarcéré pour espionnage. Boulanger, appelle à la mobilisation (note P.C.).

Ses cartes nous permettaient de le suivre... Il vint en permission, plus tard et ses descriptions de la vie des tranchées avec l'imitation des obus arrivant et éclatant nous faisaient passer des frissons.

Pauvre vieux... Pourquoi fallut-il, qu'après trois ans de guerre où il fit son devoir simplement comme tous les autres, la propagande défaitiste de 1917, qui s'exerçait librement sur des hommes qui souffraient et que l'on peut excuser d'avoir des défaillances, lui tourna la tête comme à beaucoup à l'époque, et lui fit payer la trahison des autres.

Aujourd'hui, les responsables de ces mutineries sont aux honneurs, alors que lui et tant d'autres dorment quelque part dans une fosse commune... « Mort en tranchée », même pas « au champ d'honneur », fut le terme qui nous apprit sa fin.

### Août 1914

Les nouvelles n'étaient pas fameuses. On sentait que ça n'allait pas tout seul et que le temps risquait fort d'effacer les inscriptions « A Berlin » que les soldats, en partant, des fleurs aux fusils, traçaient d'une craie énergique et prometteuse.

J'étais jeune, mais je me souviens de l'inquiétude grandissante. Nos armées battaient en retraite et fin août, Paris était menacé.

Des avions allemands, volant haut, les « Taubes », rodaient impunément sur la capitale.

Puis c'était l'exode des craintifs, gouvernement en tête.

Paris se vidait.

On envisageait chez nous le départ de ma mère, de ma sœur, et de mes jeunes frères<sup>3</sup>, car naturellement, je protestais de ma volonté de rester avec mon père.

Galliéni à ce moment prenait en main la défense de Paris, et je me voyais très bien, habillé en petit turc, comme le jeune frère de Déroulède dans les « Chants du Soldat », bondissant aux fortifications de la Porte de Vincennes, car c'était tout près de chez nous, et prenant part à la Défense de Paris.

Les événements n'allèrent pas jusque là, m'évitant, très probablement, une grosse désillusion.

Vint la bataille de la Marne. La victoire. Paris était sauvé. Les armées allemandes reculaient.

J'en fus fier, comme si j'y avais participé, et je me souviens qu'un peu plus tard, lorsque je repris le travail à la Banque qui ouvrait timidement ses bureaux, je bombais le torse et ne perdais pas un pouce de ma taille, envers quelques jeunes qui étaient partis avec leur famille.

---

<sup>3</sup>

Maurice Laruelle est l'aîné de ses trois frères, René (mon grand père) et Roger. Ils avaient une sœur plus âgée, Fernande Rolland, née d'un premier mariage de leur mère (note P.C.).

Moi, j'étais resté... Et j'exposais en long et en large mes projets aux fortifications... Si les Allemands avaient daigné venir jusque là... Heureusement pour eux, ils n'y vinrent pas.

Et puis les jours, les mois passèrent. L'hiver vint. C'était les tranchées. Nos soldats n'étaient point encore à Berlin et malgré l'optimisme des journaux, la route qui devait les y conduire semblait longue.

Quelques-uns, parmi les employés de la Banque étaient disparus. Un parmi ceux qui étaient partis, avec qui j'étais lié, sergent dans l'infanterie, était revenu mutilé, et ma curiosité quant à la guerre n'était jamais satisfaite.

Je regrettais d'être trop jeune. Mais comme je venais d'avoir mes seize ans et que l'on m'avait dit d'autre part que l'on acceptait des engagés à 17 ans, j'aurai voulu, d'un coup, vieillir d'une année.

Ma mère qui tenait chez les commerçants dont les maris étaient au front des propos d'un patriotisme exagéré aux yeux des femmes de mobilisés, rentrait souvent de ses courses avec une réflexion de l'une d'elle, qu'elle ne pouvait digérer mais que pourtant je trouvais logique. « On voit que vous n'y avez personne de chez vous. Vous ne parleriez pas comme cela ». C'était vrai et je sentais qu'un peu de discrétion était naturelle, mais j'aurai voulu « y être » afin qu'elle n'entendit plus ces reproches.

Plus tard, lorsque « j'y fus », ses propos étaient tout autres et je ne lui en fais point un reproche, son cœur de mère était assez à l'épreuve.

Je m'étais donc mis dans la tête de m'engager à 17 ans si toutefois la guerre n'était pas terminée. Mon arme, était choisie d'avance : l'infanterie, qui me semblait, à juste titre d'ailleurs, nimbée de la plus belle gloire.

Et les samedis et les dimanches, je partais par les routes banlieusardes, partageant mon temps en deux parties égales, j'allais n'importe où, marchant tout droit la première moitié que je m'étais assignée, et consacrant l'autre moitié au retour.

Je rentrais souvent exténué, fourbu, pâle et poudreux. Les reproches maternels et paternels pleuvaient drus sur mon crâne, puis l'orage était vite calmé, ne me plaignant jamais, content de ma randonnée utilitaire.

Pendant les vacances que nous allâmes passer à Rochechouart près de Tours, j'étais un jour parti avec mon frère qui voulait bien m'accompagner. Nous allâmes jusqu'à Amboise et revenions au bercail quand nous croisâmes sur la route, deux gendarmes impressionnants qui nous interpellèrent en nous demandant ce que nous fichions sur la route, ainsi, tout poudreux. Après quelques secondes d'hésitation, mon frère dit aux gendarmes « c'est mon frère qui veut s'engager et il s'entraîne à la marche ». Ils sourirent et nous laissèrent continuer notre chemin, un peu émus de cette rencontre.

Le temps passait, et la guerre semblait installée sur la terre de façon solide.

Un autre hiver venait, qui passa à son tour comme le précédent, plein de l'espérance des offensives de printemps qui devaient tout terminer.

Entre temps, comme j'allais avoir 17 ans le 15 décembre, et que ma résolution étant bien arrêtée, ce n'est pas sans crainte, que quelques jours auparavant, j'avais entraîné mon père et ma mère dans la salle à manger, un soir, sous prétexte d'une chose importante que j'avais à leur dire.

J'étais assez embarrassé, je l'avoue.

Enfin, prenant mon courage à deux mains, j'exposais à mes parents mon désir de m'engager. Dans quelques jours j'aurais 17 ans, age minimum fixé pour faire un soldat, et leur demandais leur consentement.

Mon père tout d'abord me railla pour cacher son trouble, tandis que ma mère s'effondrait sur une chaise, sanglotante.

J'étais un peu interdit et pas mal troublé par les larmes de ma mère qui me demandait si je ne me plaisais plus chez nous, pour vouloir ainsi les quitter.

Le cœur me chavirait, mais je repris ma belle ardeur et me fis éloquent, exposant le devoir pour tous ceux qui pouvaient le faire, de se battre, dès qu'ils le pouvaient. Notre famille, d'autre part, n'étant pas touchée directement par la misère et les chagrins des autres familles qui avaient quelqu'un des leurs au front, se devait de prendre sa part du fardeau.

Et si la place que je pouvais prendre au feu était celle d'un père de famille, il était humain et juste que je le fisse.

Mes raisons ne faisaient qu'augmenter les larmes et les supplications de ma mère, qui me voyait si jeune exposé à tous les périls de la guerre.

Mon cœur ne fut pas assez dur et je perdis ma cause, ma mère m'avait vaincue.

Pourtant, j'arrivai à leur arracher la promesse que leur consentement m'était acquis pour le jour où j'aurais 18 ans. Pour cela, j'avais fait appel au cœur patriote de mon père, lui montrant que, puisqu'en temps de paix, il m'eut laissé m'engager à cet âge, la guerre ne pouvait y être un obstacle, au contraire.

Fut-ce l'espérance que la guerre, d'ici un an, serait peut-être terminée, ou pour que je leur fiche la paix, ce cruel débat leur étant pénible, j'obtins leur promesse, et j'abandonnai, la mort dans l'âme, mon premier projet, leur permettant d'attendre encore un an.

Ma mère était bien contente, mon père également.

Et depuis ce jour, j'eus l'impression d'avoir peut-être grandi à leurs yeux et que ma démarche me faisait paraître autre chose qu'un enfant.

L'hiver 1915 passa.

1916 – Verdun... L'angoisse pendant des mois...

Le printemps était loin, l'été aussi et l'automne touchait à sa fin. La guerre durait toujours et semblait ne vouloir pas finir.

A mesure que s'approchait cette fameuse date du 15 décembre, je me préparais à supporter d'un cœur vaillant, les instants pénibles de ma nouvelle démarche.

J'étais résolu à partir, même sans le consentement de mes parents.

### **15 décembre 1916**

Le soir, pâle, devant mon père et ma mère, je leur rappelle leur promesse.

Les mêmes larmes que l'année précédente, mais mon père ne raille plus, il me dit :

« Alors, tu es toujours décidé ? » « oui »...

Je me sens étrangement calme et fort.

Mon père – « Bien, mais je te préviens, tu feras tout seul tes démarches ».

C'est tout ce qu'il me faut.

Je ne dormais pas beaucoup, cette nuit là, ma mère non plus.

Et immédiatement, seul en effet, je commençais mes démarches.

Oh !... Ca allait vite alors.

Mairie – Bureau de recrutement – convocation par la suite. 18 décembre, conseil de révision.

Au bureau de recrutement, nous sommes une trentaine d'engagés qui viennent faire constater qu'ils sont assez bien bâtis pour se faire tuer.

Je fais connaissance d'un nommé Baquet.

Les raisons pour lesquelles il s'engage ne sont, certes, pas aussi élevées que les miennes. Pris dans une rafle avec une arme dans sa poche, il venait d'être condamné à trois mois de prison, qui, s'ajoutant à une condamnation antérieure de six mois avec sursis pour un motif analogue, portaient à neuf mois, le temps qu'il devait passer à l'ombre.

Il préfère s'engager, choisir son corps. Il se lie avec moi. Pourquoi ? Je l'ignore.

Il ne sait pas où aller. L'artillerie lourde le séduit assez mais comme j'ai d'avance fait mon choix « chasseur à pieds », je m'évertue à le décider à venir avec moi. J'y parviens assez facilement. Il ne nous reste plus qu'à choisir le N° du bataillon.

Après cinq minutes de débats, le numéro 1 est élu.

Nous remplissons donc nos feuilles en demandant d'être incorporés au 1<sup>er</sup> Bataillon de Chasseurs à Pieds.



Quelques autres engagés nous regardent comme des bêtes curieuses, pas ordinaire, mais cela ne nous gêne nullement.

Après avoir à la sortie arrosé notre fraîche camaraderie, jurant de ne jamais nous quitter, etc. j'abandonne mon Baquet en lui donnant rendez-vous pour le lendemain afin de signer nos engagements, et je rentre triomphant à la maison.

Le lendemain matin, je vais passer une visite pour les yeux et faire l'acquisition d'un binocle, car j'étais à l'époque déjà assez myope.

L'après midi, je retrouve Baquet au bureau de recrutement où nous signons nos engagements. Nous sommes sur-le-champ nantis d'une feuille de route pour le 23 décembre, à destination de Troyes, dépôt du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs.

Mes adieux au bureau furent touchants. Mes collègues s'étaient cotisés et m'offrirent en souvenir d'eux et en témoignage de la mutuelle sympathie qui nous unissait tous, un superbe porte-plume réservoir.

Et le 23 décembre au matin, quand ma mère en pleurant eut fini mon sac de voyage, un dernier regard à toutes les choses familières qui font que nous sommes tant attachés à notre « chez nous ». Comme je sens la douceur de ce foyer, au moment de le quitter.

Seule, ma mère accompagnée de mon frère René et de l'homme de ménage vient à la gare.

Mon père n'a pas voulu m'accompagner, et j'ai compris pourquoi, lorsque sur le pas de la porte, après m'avoir fortement embrassé, il me dit pâle et la lèvre tremblante, « au revoir mon fils ». Ca lui aurait été trop pénible à la gare.

Oh ! Je n'insistai pas et je descendis rapidement l'escalier, la gorge serrée, pour fuir l'ambiance qui semblait vouloir s'accrocher à moi pour me retenir.

A la gare, j'abrège les adieux, voulant laisser à ma mère l'impression que je pars courageusement, ce qui est vrai d'ailleurs, lui évitant ainsi d'augmenter son chagrin par le spectacle de mes larmes.

Elle a d'ailleurs à s'occuper de mon frère qui défaille.

Et ce lui fut une diversion.

Sur le quai, je retrouve Baquet, encombré comme moi de paquets et de colis, et nous prenons le train pour Troyes.

Dans le train, bondé de voyageurs, civils et militaires, les poilus étaient l'objet de toutes les attentions et cela les grandissait encore à mes yeux.

J'aurai voulu dire bien haut, à tous, que nous en étions nous aussi, afin de partager avec les soldats la considération dont ils jouissaient. Une vague intuition fit que je n'osais pas

car si peut-être j'eusse hérité de l'estime des civils, je craignais les railleries de mes futurs camarades de misère.

Vers sept heures du soir, nous débarquons à Troyes. Il fait très froid. Après nous être informé du lieu où se trouve le dépôt du 1<sup>er</sup> Bataillon de Chasseurs à Pieds et avoir appris que nous avons à rallier à Saint André, nous sortons en ville, à la recherche d'un restaurant.

J'envoie quelques cartes urgentes, comme je l'ai promis, et nous partons doucement vers Saint André, flânant et musant, goûtant une dernière fois la pleine liberté.

Je me sens mon maître, loin de ma famille que jusqu'alors, je n'ai jamais quitté et cette sensation me grise.

Nous rencontrons un ancien du 1<sup>er</sup> Bataillon qui s'offre pour nous piloter jusqu'à Saint André.

Le long du chemin, les « bleus » arrosent « l'ancien » assez copieusement, si bien que nous arrivons au terme de notre voyage à onze heures du soir, et en bonne forme.

La compagnie de dépôt est logée dans les granges.

L'ancien nous explique que, le Bureau étant fermé, nous ferions mieux d'attendre le lendemain, qu'il fasse jour et il nous offre l'hospitalité dans la grange où sa section est logée et où quelques lits sont encore disponibles.

Cette grange est ouverte à tous les vents et nous voyons dans l'obscurité, des lits sur lesquels des ombres sont couchées sous les montagnes de couvertures.

L'ancien nous désigne deux lits et nous donne à chacun une couverture qu'il a réussi à prélever sur deux amas différents non sans s'attirer de vives protestations de la part des ronfleurs un instant réveillés.

C'est peu, en raison du froid qui sévit ici, mais c'est tout ce qu'il a et nous devons nous en contenter.

Pour ma part, je ne ferme pas l'œil de la nuit, grelottant de froid sous cette couverture qui filtre l'air glacé, mon pardessus enveloppant mes pieds qui sont gelés, malgré la gymnastique à laquelle je soumets mes doigts dans mes chaussures.

L'impression est plutôt mauvaise pour un débutant, mais je ne songe pas à m'en plaindre pensant que je suis parti pour avoir ma part de souffrances et que cela n'est que le commencement.

J'envoie tout de même une pensée attendrie à ma chambre de la rue de Lagny où mes frères à cette heure dorment entre deux bons draps sur un lit de plume, alors que chante dans la grille un joyeux feu de coke.

La nuit fut longue et l'aube vint enfin me délivrer.

Au réveil, nous avons droit au quart de jus et faisons connaissance avec nos camarades de « chambrée » dont quelques-uns nous lancent quelques petits boniments mais sans y mettre de méchanceté.

Nous filons ensuite nous présenter au Bureau où nous sommes très bien reçus. On nous assigne une section dans un vieux grenier, on nous donne deux couvertures et une toile de couchage et l'on nous dit que nous sommes à peu près libres pour 48 heures, délai au bout duquel nous devons rejoindre la compagnie d'instruction qui est à Loches-sur-Ource à une cinquantaine de kilomètres de Troyes.

Je ne suis pas difficile et la soupe de soldat ne me déplaît pas.

Deux jours plus tard, nous reprenons le train pour rejoindre la Compagnie d'instruction.

Cette compagnie est formée des récupérés des classes 1916 à 1917.

Logement chez l'habitant. Affectés à la même escouade.

Le magasin d'habillement nous donne tout ce qu'il faut et en dix minutes. Il ne reste plus des deux civils que nous étions auparavant que deux tas de frusques soigneusement empaquetées et que nous devons renvoyer chez nous.

Je ne suis pas trop mal vêtu. J'ai un pantalon qui fait ma fierté, étant assez bien ajusté. Un seul point noir, mes deux brodequins sont de deux paires différentes, mais il ne faut pas y regarder de si près.

Nous sommes bien vite vaccinés et gardons la chambre 24 heures pendant lesquelles je soigne de mon mieux mon camarade Baquet que la piqûre rend malade comme une bête. Pour ma part, j'ai très peu de fièvre ce qui me permet d'ingurgiter matin et soir la portion de mon malade à l'exception toutefois de sa part de pinard.

### **Noël 1916**

Je suis heureux d'être désormais le « Chasseur » Laruelle et suis également fier de mon sombre uniforme au col orné du cor de chasse.

Cet hiver là est d'une rigueur extrême. Dans les salles où nous sommes logés, nous trouvons au réveil nos godillots enduits à l'intérieur d'une fine couche de glace, les enfiler est un sport, et les supporter aux pieds est méritoire.

Je n'oublie pas, le Jour de l'An, d'envoyer mes vœux à ceux qui me sont chers et je songe avec une pointe de mélancolie au temps qui me semble déjà lointain, où la maison, ce jour là, de bon matin retentissait de la galopade éperdue de mes deux frères et de moi-même, désireux chacun, de prouver la force de notre affection, en arrivant le premier à la chambre où notre père et notre mère nous attendaient.

Jours difficiles de l'instruction où la patience est mise à une dure épreuve par tout ce qu'on nous oblige à apprendre et à faire et que l'on juge, un peu légèrement, inutile.

Les marches dans la neige, la soupe mangée dehors, dans la campagne accidentée, semée de petits sapins qui grimpent aux flancs des coteaux.

Ce sont les exercices en campagne et tout cela ne me déplaît pas quoique mes pieds gainés de chaussures différentes en pâtissent.

La garde, la nuit, devant la guérite a pour moi beaucoup de charmes. J'écoute, rêveur, l'aigre bise d'hiver siffler sa chanson dans ma baïonnette à la hauteur de mon oreille. Et ce vent glacé qui chante ainsi fait vagabonder ma pensée, loin, bien loin... vers ce pourquoi je me suis engagé... Et je trouve le temps interminable.

Il n'y a pourtant qu'un mois que je suis soldat...

Nos soirées se passent en tournées dans le petit pays, avec des haltes interminables dans les salles des deux seuls « bistrots » du patelin, où nous faisons des parties de billard qui n'en finissent pas et où, dans l'air surchauffé et le brouillard des pipes et des cigarettes, je suis initié aux mystères de tous les jeux de cartes.

Nous oublions quelques fois l'appel du soir, peu pressés de réintégrer nos chambrées glaciales, il suffit de n'être pas pris.

Nous le fûmes pourtant un soir avec quelques uns et je fis connaissance pour quatre nuits avec la salle de police, local un peu plus froid que notre « carré » où, dès l'appel du soir nous transportons nos paillasses et nos couvertures, c'est une plaisanterie que je jugeai de mauvais goût et qui m'incite par la suite à faire le nécessaire pour éviter d'y retourner.

Fin mai, au rapport, on nous annonce que la Compagnie va déménager pour partir dans la zone des armées.

Je suis heureux...

Mon bonheur dure peu, car nous apprenons, Baquet et moi, que nous devons rester ici, en compagnie de quelques malades, nous rejoindrons plus tard.

Je n'ai vraiment pas de veine...

La compagnie en effet s'embarque et nous restons là, une demi-douzaine, maîtres absolus du pays.

Maîtres, hum... Notre temps de guerriers impatients des combats avides de gloire est employé aux corvées que nécessite le nettoyage du cantonnement.

Cela manque de charmes, et pendant toute une journée, nous trimballons dans un tombereau, les « tinettes » que la compagnie a durant ces derniers temps, copieusement remplies, avec quelle délicatesse nous prenons ces grands récipients par les oreilles plus ou moins grasses et les hissons sur la voiture au grand dam de nos bourgerons.

Nous passons ainsi un mois sans nous en faire, en pleine liberté, puis l'ordre arrive de nous diriger vers la Compagnie d'instruction.

Baquet malade reste là, et je lui recommande, avant de partir, un colis que j'ai soigneusement confectionné et qui contient quelques affaires personnelles dont je juge la présence dans mon sac, indésirable.

Je lui recommande bien d'envoyer le paquet à l'adresse de mes parents et... Au revoir...

Je ne revis jamais ni Baquet, ni mon paquet.

La compagnie était à Claire-Souilly et je fus déçu.

Je me figurais que la zone des armées était près du front. Désillusion, c'est à trente kilomètres de Paris.

En fait de paysage de guerre, il n'y a qu'un grand champ, où un système de tranchées est aménagé pour notre instruction, poussée énergiquement.

Tranchées bien propres, bien clayonnées. Enfin, c'est déjà pour moi du nouveau.

Je fais un stage de grenadier et j'y mets toute mon ardeur... Et mon imprudence.

J'ai un camarade d'exercice que le courage n'étouffe guère, et c'est une terreur pour lui lorsqu'il est avec moi, dans un petit élément de boyau, pour lancer nos grenades dans une ligne de tranchée en avant de nous. En dehors de ses grenades dont il a une frousse terrible et qu'il jette bien vite n'importe comment, n'en amorçant que la moitié, il est pris de panique folle lorsque j'empoigne les miennes. Mon plaisir, en effet, est d'amorcer ma grenade avant de la lancer, si bien que presque toujours mes grenades éclatent à ras du sol. J'avais entendu dire que, si l'on ne perd pas la tête, on a encore un temps suffisant pour ramasser la grenade qui vous est destinée et la renvoyer à l'adversaire.

Nous faisons également des exercices de progression dans les boyaux et par trous d'obus. J'y mets toute ma flamme, l'âcre odeur de poudre me grise, et je gagne l'insigne de grenadier d'élite.

Je fais l'acquisition d'une belle grenade d'argent que je colle immédiatement à ma manche et je n'en suis pas peu fier.

Mais les jours coulent. Le printemps a semé ses flocons de neige dans les pommiers, la nature renaît, souriante, et l'on n'aurait jamais cru à la guerre, à Claye-Jouilly, si, en prêtant l'oreille, lorsque le vent est favorable, on n'avait entendu le sourd grondement qui ébranle le ciel, vers le nord et qui nous arrive par intermittence.

Fin mai 1917, l'ordre de départ vient mettre dans mes veines une coulée de feu. Enfin !

La compagnie s'embarque en chemin de fer, dans les wagons à bestiaux, c'est la première fois que je voyage de la sorte. J'en goute l'inconfort comme une suite de mon entraînement à la « dure ».

Nous débarquons un beau matin printanier à Thourotte, petite gare entre Compiègne et Noyon et de là, gagnons Machemont où nous devons nous installer.

Le paysage change. La moitié des habitants ne commence qu'à revenir. La guerre par ici a marqué la nature et quelque peu bouleversé l'œuvre des hommes.

Installation fiévreuse et rapide tant notre impatience est grande, comme il sied à des soldats, de faire le tour du pays.

Et les jours passent dans ce nouveau séjour, toujours en visite dans les environs qui attirent les jeunes soldats que nous sommes, curieux de connaître ce que bientôt nous verrons de plus près.

Je me souviens de l'impression très forte que nous laissa ces visites. Ribécourt, Béthane, Béthancourt, Chevincourt, autant de nom de villages jadis riants, aujourd'hui détruits. Plusieurs années, jusqu'à la récente offensive de la Somme, les lignes erraient dans cette région au gré des accidents de terrain, et tous les débris des champs de bataille, barbelés, chevaux de frise<sup>4</sup>, tôles ondulées, sont encore là, sur la terre éventrée par les obus, dont nous contempons les trous avec respects et inquiétude.

Nous trouvons ainsi en rodant infatigablement, dans les anciennes tranchées de première ligne, des abris effondrés sur leurs occupants dont une simple planchette rappelle la fin tragique : « ici sont ensevelis le sergent... et six hommes ».

Les abris allemands de Montigny nous étonnent. Les immenses galeries qui courent sous terre, avec un petit chemin de fer, des salles aménagées, l'électricité dans chaque réduit et à tous les carrefours, tout cela nous plonge dans l'admiration.

Nous ne trouvons rien à rafler comme « souvenir », tous les coins et recoins ayant été déjà visités par les troupes qui nous y ont précédés.

J'ai enfin une première permission, et je suis fier de revenir parmi les miens avec mes impressions toutes neuves, et mes premières visions de la guerre.

Je passe par Cry-la-Ville, transformée en gare régulatrice ou j'y admire la pagaille sans nom qui mêle toutes les armes et tous les destins. Soldats partant en permission, ou en revenant, les esprits échauffés par de copieuses libations de ce vin épais et fort que nous trouvons dans les cantines.

J'arrive à Berchères où ma famille est en vacance.

J'ai des chaussures éculées, une culotte douteuse, si bien qu'on me trouve un « soldat pas propre ».

---

4

Les chevaux de Frise sont un type de barrière utilisée depuis le Moyen-Âge. Elles sont destinées à contrer les assauts de la cavalerie (initialement), des fantassins et plus récemment, des chars. Les chevaux de Frise sont formés de poutres d'environ 1,5 m, aiguës, assemblées en croix, et solidarées par une poutre longitudinale qui assure la stabilité de l'ensemble. Elles sont souvent recouvertes de barbelés.(note P.C. Wikipedia). Voir aussi note bibliographique.

Je ne possède que cela, ce n'est pas de ma faute et je proteste. Rien n'y fait. Avoir des tâches sur ses effets constitue pour ma mère un critérium de négligence et de totale absence de soins.

J'y vins plus tard, en permission et dans d'autres conditions et la joie de me revoir se mêlait d'une grande crainte. J'avais au cours d'une permission laissé à mes frères des petites bêtes que tout le monde connaît, des « toto »<sup>5</sup> et qui s'attachent si bien à la personne qu'elles affectionnent qu'il est très difficile de s'en défaire.

Avant toute chose, il me fallait changer de linge de fond en comble et cela était pour moi une mortification.

Cette première permission se passa, comme toutes les permissions, trop rapidement. Je repartis fin juin, couvert de baisers et de musettes abondamment garnies.

Je reviens à Machecourt pour suivre mon cours de mitrailleur qui m'intéresse beaucoup et, celui-ci terminé, je fais un stage de signaleur, qui ne se termine pas d'ailleurs, la Compagnie étant désignée pour être disséminée en différents renforts pour plusieurs bataillons.

J'allais enfin partir au front, mot pour moi prestigieux.

J'aurais bien voulu ne pas quitter le premier Bataillon, mais malgré la démarche que je fis au Bureau, étant désigné pour le 106<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à Pieds<sup>6</sup>, mes réclamations ne servirent à rien et mon dépit se tempéra du fait d'être malgré tout, et de rester un « chasseur ».

Le contingent dont je fais partie s'embarque le 14 juillet et nous fumons dans le train les cigares que nous octroie à l'occasion de la fête nationale notre gouvernement attentif à soigner notre moral.

Nous débarquons à Soissons où l'on retrouve d'autres contingents qui sont destinés à alimenter la 129<sup>ème</sup> division qui comprend trois bataillons de chasseurs, les 106-120 – et 121<sup>ème</sup> et deux régiments d'infanterie, le 359<sup>ème</sup> et le 287<sup>ème</sup>.

Nous traversons Soissons en ruines et prenons la route qui va vers Chauny.

J'ouvre des yeux sur tout ce que je vois, n'en voulant perdre aucun détail, et malgré le sac qui pèse un poids respectable, je vais d'un pas allègre sur une route défoncée par les convois.

Les premiers ballons d'observation, le premier combat d'avions que nous voyons à la sortie de Soissons, les dépôts d'obus au bord de la route, les ruines et le canon qui tonne,

---

<sup>5</sup>

Des poux. Faut-il y voir la raison du surnom « Toto » par lequel Maurice fut appelé par sa famille jusqu'à sa mort ? (note P.C.).

**Formé à Paris le 13 mars 1915. 1915:** Alsace (Sattel, Barrenkopf, Linge). Champagne (cote 164 près de Souin). Vosges (Rabodeau). **1916 :** Vosges (Rabodeau, cote 165 devant Senone). Lorraine (Forêt de Champenoux). Verdun (Côte du Poivre, Froideterre). Bois-le-Prêtre. Somme (Région de Cappy). **1917 :** Vosges (La Fontenelle). Chemin des Dames (Le Panthéon). Vauxaillon (Mont des Singes). **1918 :** Flandres (Scherpenberg, Logre). Oise (Tricot, Courcelles). Canal de Campagne. Raville. **Dissous début 1919 (Note P.C.).**

encore sourdement mais distinctement, tout nous dit, à nous, jeunes soldats, que nous faisons les premiers pas dans une vie nouvelle.

Nous arrivons après deux heures de marche au Dépôt Divisionnaire, installé en plein champ, dans les baraquements, près du village de Chavigny, à une dizaine de kilomètre du front.

Nous devons y rester une quinzaine de jours, pendant lesquels nous travaillons à faucher les abords d'un champ d'aviation ou passant nos journées en corvées aux grottes du Soissonnais. On ne se casse rien et nous utilisons plutôt le temps des corvées aux abords de Soissons à visiter les fameuses falaises dans lesquelles de vastes abris ont été aménagés par les Allemands et où logent actuellement des détachements territoriaux. De là, nous regardons la ville à nos pieds et quand nous entendons un gros projectile ennemi passer haut sur nos têtes avec le bruit d'un wagon glissant sur des rails, nous écarquillons des yeux, curieux de voir où il peut bien tomber. Alors, nous distinguons un endroit quelconque de la ville, une brusque colonne de fumée noire que couronne des matériaux tournoyants.

Nous eûmes, une nuit, une chaude alerte. De violentes explosions nous réveillent et nous bondîmes sur nos godillots, sitôt dehors, nous nous aperçûmes que ce n'était pas pour nous.

L'air nocturne frémissait du bruit des moteurs, tandis que les canons antiaériens commençaient une sarabande forcenée, hurlant avec colère vers le ciel noir d'où tombaient de temps en temps, des bombes jumelées, destinées sans doute au camp d'aviation voisin de notre cantonnement de quelques trois cents mètres. Il y eut beaucoup de bruit pour pas grand chose, le tir des canons obligeant les avions allemands à voler assez haut et sur dix bombes, une seule atteignit un hangar, vide d'ailleurs, les autres tombèrent dans les champs.

Ce fut pour nous un beau spectacle, tempéré toutefois par la crainte que nous causait les éclats et les culots d'obus qui retombaient du ciel en glougloutant.

Le 2 août, je fus désigné pour un renfort au bataillon qui est en ligne entre Vauxaillon et le Moulin de Laffaux.

Cette fois-ci, mon heure approche, et mon cœur bat un peu.

Nous partons, une vingtaine, sous la conduite d'un sergent.

Nous passons une journée au lieu dit « Le trou des Loups » avec le train de combat et avons là, au petit jour, le spectacle d'un dépôt de munitions sautant, aux abords de Leury.

Nous rejoignons au « Banc de Pierre » la route de Soisson à Coucy-le-Château et j'admire avec un certain respect les grosses pièces d'artillerie installées dans les boqueteaux le long de la route et tendant des gueules menaçantes mais muettes en ce moment vers les lignes.

Des sapes profondes, aménagées à flanc de coteau, dans le versant opposé aux lignes, reçoivent tous les neuf jours les Compagnies descendant des lignes. La moitié des effectifs a loisir de se déséquiper tandis que l'autre moitié est constamment en tenue d'alerte.



Nous sommes là, dans ce ravin, dans une complète sécurité malgré la proximité des lignes qui se trouvent à vol d'oiseau à 1500 mètres tout au plus.

Les canons allemands ne peuvent que taper sur la crête opposée ou sont installées des batteries de 75<sup>7</sup>, ils ne s'en privent pas et les nôtres répondent largement.

C'est pour nous un spectacle que nous suivons en curieux, et les duels d'artillerie qui s'allument le soir au crépuscule, éclairent le ravin des « Tueries » de lueurs rapides et brutales sont pour moi, jeune poilu, un spectacle grandiose et tragique qui me fait bondir à l'entrée de la sape, dès que j'en entends les éclats.

Je suis affecté à une escouade d'ancien, des as m'a-t-on dit. Le caporal Magniez possède un ruban de croix de guerre parsemé de palmes et d'étoiles qui me laissent muet d'admiration.

Quoique, de part notre position, les bruits du front ne nous parviennent qu'atténués, nous distinguons les coups sourds qui ébranlent les murs de nos sapes. Les anciens disent alors que le « Mont des Singes » est en train de se faire « sonner » à coups de « minen »<sup>8</sup> et que la 1<sup>ère</sup> compagnie doit « déguster ». Comme d'autres, cela ne me laisse pas sans quelques appréhensions au sujet de la dégustation qui sera notre lot bientôt.

Il fait beau, les journées se passent dans le calme des alertes et l'entretien des armes et la nuit, dès minuit, nous partons une pelle ou une pioche sur l'épaule. Nous gravissons la côte et sur le plateau, à 300 ou 400 mètres des premières lignes, nous commençons des travaux de terrassement que le petit jour doit voir terminé.

Une pelle et une pioche, deux mètres de profondeurs sur deux mètres de long et près d'un de large, telle est la tâche assignée pour deux hommes.

Nul besoin de nous stimuler, la terre remuée les nuits précédentes indique aux avions ennemis que des équipes travaillent la nuit sur le plateau et quelques obus arrivent de temps à autre par groupe de deux, nous dire dans un souffle brutal, d'avoir à nous presser, de creuser rapidement, afin d'avoir un abri. Le tir, assez mal réglé, ne fait que nous impressionner. En cinq nuits que nous passons sur le plateau, seuls deux hommes sont touchés par des éclats.

Je suis avec un bon terrassier, fort heureusement, car ma qualité civile d'employé de Banque, ne m'a pas précisément préparé à ce travail.

Et puis c'est la fureur qui nous prend, se traduisant par des jurons étouffés, lorsque nous avons quelques fois la malchance de tomber sur un endroit pierreux qui va nous retarder.

Au petit jour, le fil posé et nos tranchées rebouchées, nous filons vers nos sapes, car il serait plutôt malsain de rester là.

---

<sup>7</sup>

<sup>8</sup> Voir notes en fin de document (note P.C.).

Voir notes en fin de document (note P.C.).

Les derniers temps, nous faisons plusieurs corvées de rondin et de fil barbelé que nous montons aux tranchées de soutien.

Ceux qui ont fait ces voyages avec des rouleaux de fil de fer barbelé sur l'épaule, butant aux rondins ou aux tôles ondulées des « cagnas », s'accrochant aux fils garnis de pointes rouillées et pendant le long des bennes, le porteur avec sa charge se collant à la paroi du boyau lorsque le sifflement d'un obus semble foncer sur nous, ceux qui ont fait ces corvées savent la litanie des jurons étouffés qui peuvent gronder dans la gorge d'un poilu exténué, gonflé de colère après sa charge et après tout le monde.

Puis nous sommes relevés par le 121<sup>ème</sup> bataillon de Chasseur et nous descendons au petit repos « Au Banc de Pierre » sur la route de Soisson et de Coucy-le-Château.

Là, pendant quelques jours, on soigne l'instruction par petites unités, suivant de nouvelles méthodes d'attaques.

Le 30 août, le Bataillon revient aux « Tueries » où chaque nuit, nous reprenons nos travaux de terrassement.

Nous nous sommes baptisés le 106<sup>ème</sup> terrassiers.

Tous les matins maintenant, au moment où nous partons, nous faisons connaissance avec « Fantômas », un aviateur boche qui, volant très bas, vient dans la brume du matin mitrailler les premières lignes, malgré les milliers de cartouches qui sont tirées sur lui.

Son attention n'est pas sur nous, aussi nous inquiétons-nous peu de sa visite.

Des premières lignes si proches pourtant, je n'en sais rien que par les histoires des anciens et n'en vois que les fusées éclairantes qui la nuit jalonnent le front à gauche, le long de l'ailette et à droite vers le Moulin de Laffaux et le Chemin des Dames.

Puis c'est notre tour...

Nous savons que nous devons monter en ligne le 24 septembre.

Le 23, nous partons quelques-uns à Béthancourt pour une corvée quelconque, nous avons quelques heures de liberté que nous passons à regarder monter, le long de la route, d'énormes pièces de marine.

Mauvais signe pour nous.

On parle en effet d'une grande opération offensive et l'activité d'artillerie grandit chaque jour.

Je me suis égaré le long du canal. C'est ce soir que nous montons et j'ai besoin d'être un peu seul avec mes pensées.

Il fait un temps superbe mais lourd, et le soleil darde ses rayons sur les choses. L'eau verte du canal scintille des feux de mille diamants. Eau Tranquille que, depuis

longtemps, ne fend plus l'avant des lourdes péniches. Là-bas on peut voir la masse de l'une d'elle, éventrée et disparaissant à moitié sous la nappe liquide.

Des oiseaux chantent dans la ramée, insouciantes, et je songe qu'il y a quelques années, d'autres oiseaux lançaient leurs chants éperdus pour les couples en promenade sur les berges qu'envahissent les hautes herbes. Des pêcheurs, sans doute, trempaient ici leur ligne, en quête d'une friture problématique.

Que de rires fusaient alors dans les charmilles, la bas, près de la passerelle dans ce cabaret écroulé.

Où sont vos amoureux, belles Soissonnaises ?

Vos rires argentins n'égaient plus ces rives.

Aujourd'hui le drap sombre des chasseurs a remplacé la symphonie de vos corsages clairs...

Vos amoureux... La bas, à deux lieues à peine... La voix brutale des canons frappe l'espace avec furie...

Reviendrez vous jamais, les belles, chanter dans les bosquets avec quels amants ? Et pour quels amours ?

Et puis une crainte monte en moi. Serai-je assez fort ce soir et les jours à venir ?

Tout cela me semble tellement prodigieux et les propos des anciens ont affiné ma curiosité inquiète.

Il fait si bon, là, à cette heure et mon songe m'emmène loin d'ici, vers les miens... et plus loin... plus loin... Dans l'avenir... L'avenir?... Notre avenir?...

Nous rentrons à nos sapes pour la soupe. Cinq heures nous restent... A quoi faire ?...

Les uns écrivent, d'autres dans les coins d'ombre, enroulés dans leurs couvertures, dorment, ceux-là sont des sages, et l'on devine leur masse sombre que soulève un souffle paisible.

J'essaie de faire comme eux, mais en vain. Les coups sourds qui résonnent dans la sape me tiennent éveillés. Malgré moi je prête l'oreille et je ne peux m'arrêter de songer à l'inconnu qui m'attend.

Onze heure... « En tenue »...

Les sacs sont montés en vitesse et nous partons en colonne, par la route.

Il fait lourd, de gros nuages galopent dans le ciel annonçant l'orage qui certainement ne va pas tarder à se déchaîner.

Sous le « barda », nous sommes vite en sueur.

Nous allons en silence, peinant sous le fardeau, les tempes en feu. La rumeur qui monte de la route est faite de piétinement des brodequins cloutés sur le sol, des heurts des casques sur les fusils, des jurons étouffés.

La nuit laisse deviner à mes yeux curieux les mille plaies dont la nature est meurtrie. La route maintenant est défoncée par les obus.

Nous arrivons aux abords de Vauxaillon.

L'allure, en tête, s'est accélérée et l'on court haletant, trempé de sueur. Des éclairs rapides illuminent la nuit et nous plongent ensuite dans une obscurité plus noire. De temps en temps, un souffle rapide accourt vers nous. Toute la file alors s'abat avec ensemble n'importe où, n'importe comment... Une flamme brutale, un déchirement prodigieux... Et l'on repart butant dans les obstacles, roulant dans des trous noirs avec un bruit de ferraille.

Vauxaillon qui n'est qu'un monceau de ruines sans cesse bouleversées est bientôt traversé et devant nous, tout près maintenant, les fusées s'allument et se balancent au bord du ciel noir.

L'orage se déchaîne au moment où nous arrivons au boyau qui s'ouvre dans la nuit et la colère du ciel fait un duo impressionnant avec celle des hommes.

La pluie au début est la bienvenue et vient mettre un peu de fraîcheur sur nos corps douloureux et nos têtes en feu.

Nous ne courrons plus, pataugeant dans la boue du boyau sinueux et qui monte doucement. Des obus arrivent par rafales de quatre et piochent à droite et à gauche des parapets qui s'écroulent. A chaque sifflement annonciateur, les têtes rentrent dans les épaules, les dos se voûtent sous le sac, et l'on court quelques mètres en trébuchant quelques fois. Le boyau comblé par les éclatements nous force à monter sur les bermes<sup>9</sup>. Alors, on ne se sent moins qu'ailleurs en sécurité et l'on court, plié en deux quelques pas, pressés d'arriver à l'autre tronçon du boyau où l'on se laisse tomber plutôt qu'on ne saute.

Je ne vois devant moi que le dos courbé du camarade qui me précède et qui comme moi, halète, la poitrine oppressée par cette course infernale et, les pieds gluants, s'enduit de boue de haut en bas.

Il pleut toujours. Pluie fine et pénétrante qui vous coule dans le cou, jusqu'au reins entre la peau martyrisée et la chemise trempée de sueur et que nous ne trouvons plus si douce qu'au début, maintenant qu'elle troue la capote.

A un carrefour, il nous a fallu saluer, comme il se doit, une rafale d'obus dont les éclats fouettent furieusement les bords du boyau et, un chuchotement passé de bouche en bouche nous a fait nous coller à la paroi gluante. Deux hommes sont passés en silence, portant dans une toile de tente, une masse inerte et silencieuse.

---

<sup>9</sup>

La *berme* est la partie d'accotement qui assure la jonction avec le fossé ou le talus. Par analogie. chemin laissé entre une levée et le bord d'un canal ou d'un fossé (note P.C.).

Il me semble qu'on n'arrivera jamais au but de cette course folle.

Enfin, nous arrivons à une tranchée plus large, où nous attendent des ombres casquées qui mettent aussitôt sac au dos, en rouspétant tout bas, parce que les consignes ne sont pas passées assez vite, et parce que nous ne nous sommes paraît-il rien cassé pour venir. Eternel reproche de ceux qui attendent.

Un trou juste assez grand pour un chien, creusé dans la paroi de la tranchée m'est assigné en toute propriété, et ce sera mon domicile pour huit jours.

Je m'y glisse en rampant, heureux de quitter ce sac dont les courroies me meurtrissent l'épaule. Il me servira d'oreiller ainsi que mes musettes. Avec les mains, à tâtons dans l'obscurité, je fais l'inspection de mon logement. Ce n'est pas grand, tout juste une tombe, humide, et sous moi un peu de paille continue à pourrir.

Hébété de fatigue, j'essaie de m'endormir... Mais la fièvre bat dans mes veines... Mes effets collés à la peau par la sueur et l'eau me semblent de glace et je grelotte. Je me dis « il faut dormir » mais rien à faire et j'envie le copain à côté qui ronfle déjà dans son trou.

Et puis ce grondement sourd qui ébranle le sol, tout près de mon oreille. Et je pense à ma mère qui nous recommandait toujours de ne pas avoir froid, qui nous faisait changer de linge lorsque, mes frères et moi, après une grande partie, nous revenions en sueur. Ah... Si elle me voyait...

Et puis mon corps s'engourdit, mon âme aussi, j'ai vu du soleil sur les bords du canal où il faisait bon tantôt, et j'ai du tout de même m'endormir, puisqu'on m'a appelé et que je n'ai pas entendu. Une main me secoue dans mon trou et le propriétaire de la main m'invite à la suivre. C'est mon tour de garde.

Je sors avec difficulté de mon trou, où j'aurai portant bien dormi, il me semble, encore de longues heures.

Quelques pas, dans la tranchée puis à droite, un boyau s'ouvre dans le noir.

Une dizaine de mètres et nous parvenons au bout du couloir de terre à un trou circulaire où deux ombres semblent des statues, dans leurs capotes raidies de boue au col relevé.

A voix basse, dans un chuchotement, ils nous passent les consignes, nous indiquent la caisse de grenade encastrée dans la paroi de terre, sur une petite tablette, une demi-douzaine de « citrons » sont là, sous la main, débouchées, prêtes à être percutées. Tout à l'heure, ils ont entendu un crissement dans les fils de fer en avant d'eux. Est-ce un patrouilleur ennemi venu cisailer le réseau ? Ou un rat en quête de nourriture.

On leur souhaite bonne nuit et ils s'en vont.

J'écoute un moment leurs pas s'éloigner en clapotant dans les flaques d'eau.

Une fusée soudain monte derrière nous, avec un sifflement qui m'a fait courber la tête, ce qui fit sourire mon camarade.

Une lumière laiteuse s'est allumée pour quelques secondes et j'en profite pour donner un coup d'œil rapide autour de moi.

Nous sommes dans un petit poste de deux mètres de diamètres tout au plus et, en quelques instants, j'ai eu la vision nette des chevaux de frise à l'entrée du boyau, sur la berme, prêts à être tirés afin de boucher le passage en cas de menace pressante. Autour du petit poste, sur le bord, des sacs de terre dont les trous laissent échapper le contenu. Là, deux de ces sacs sont déplacés et forment deux créneaux, pour permettre aux veilleurs de surveiller le terrain devant eux. Au dessus des sacs, j'ai vu se détacher en clair sur le fond noir de la nuit, les premiers piquets du réseau, hérissé de pointes acérées.

Puis la nuit est retombée, plus sombre et plus menaçante.

J'ai posé mon fusil de long de moi, sous la main, et, penché sur le créneau, anxieusement, j'ai interrogé la nuit. Je ne vois rien que du noir... Il me faudra attendre la prochaine fusée.

La pluie, maintenant, a cessé et le front est calme.

Seul, un obus isolé et qui semble perdu dans la nuit, va s'écraser en sifflant derrière nous, sans doute vers les batteries. Ou bien, c'est le coup de feu d'un veilleur inquiet...

Devant, à cent mètres de nous tout au plus, vient de s'allumer une fusée éclairante allemande... Et j'ai vu un paysage lunaire qui s'infléchit doucement vers l'ennemi, des troncs massacrés sur un sol pelé, bouleversé, semé de trous pleins de nuit, hérissé de piquets soutenant le barbelé... Plus ce tableau fantastique retourne à la nuit.

Trois heures à rester là... Jusqu'au petit jour...

Le froid me prend aux reins et je claque des dents.

Et tout en prêtant une oreille attentive aux bruits nocturnes, mon esprit vagabonde et m'emmène loin, chez moi, sous un toit paisible où il fait bon entre les draps blancs...

Un moment, j'ai cru entendre un bruit en avant de nous. Tiré de ma rêverie, j'ai brusquement saisi le bras de mon camarade et me suis aperçu qu'il dormait paisiblement, le nez sur le sac à terre. Il a écouté un instant puis a repris son somme interrompu, tranquille et sachant bien que le « bleu » le réveillerait plutôt deux fois qu'une. J'étais outré...

Vers la fin de notre troisième heure, l'artillerie s'éveille sur notre droite vers le moulin de Laffaux, et la fièvre gagne vite le secteur.

Et c'est bientôt ma première « danse ».

Le sergent Mathieu vient nous rejoindre et le fusil armé à la main, nous attendons, guettant dans l'aube livide l'arrivée problématique des ennemis, la pointe du jour étant favorable aux coups de mains.

Le barrage allemand répond vite au barrage français.

Les obus ennemis piochent dans le parapet et dans le réseau criblant l'espace de ferraille, et nous faisant nous aplâtrer dans le fond du petit poste, le cœur bondissant et les jambes mêlées. La terre pleut sur nos casques avec un bruit mou, en grosses mottes tournoyantes. L'âcre odeur de la poudre nous prend à la gorge.

Je n'en mène pas large et lance de temps en temps, quand un obus arrive trop près, l'éternel juron de tous : « Ha ! les v... ».

Cela dure dix minutes... Dix siècles... Puis les boches se calment les premiers... Les obus s'espacent et nous nous redressons vivement pour voir en avant de notre réseau.

Nos obus arrivent encore, pressés, sur les tranchées allemandes et à travers la fumée qui couvre le plateau, nous voyons les débris et la terre voltiger et cela nous console, en pensant qu'en face, c'est leur tour à baisser la tête.

Un homme de corvée nous apporte le café comme on vient nous relever. Le casse-croûte et la « gnole » nous attendent dans nos trous. Je me glisse dans le mien et la fièvre qui bat dans mes veines s'étant calmée un peu, j'essaie de dormir, et je tombe presque aussitôt dans un lourd sommeil de brute, entrecoupé de brusques réveils, repos qui dure peut-être une demi-heure et dont je suis tiré par de violents et proches éclatements.

Les boches commencent à nous envoyer des « minen ». On voit les « tuyaux de poêle » comme nous les appelons, s'élever haut, venant du ravin, en face, puis en fin de montée, culbuter et descendre en tournoyant et lorsque nous jugeons que tel ou tel nous est destiné, nous fuyons, soit à droite, soit à gauche, derrière un pare-éclats. C'est alors une explosion formidable qui envoie dans le ciel, dans une poussée furieuse de fumée noire, des débris de toutes sortes et des mottes de terres qui retombent en tournoyant. Sitôt garés de celui-ci, il nous faut fuir l'autre qui tombe déjà en ronflant. Ce divertissement dure jusqu'au moment où quelques obus de chez nous arrivent dans le ravin, obligeant l'ennemi d'arrêter son tir pour se mettre à l'abri. Cinq ou six fois il en est ainsi dans la journée, et cet intermède nous sera offert à différentes reprises durant notre séjour en premières lignes.

Nous avons l'ordre d'user dans la journée un paquet de cartouche et de temps en temps, nous montons sur la banquette pour fusiller le parapet d'en face que nous apercevons, à cent mètres de nous, derrière le réseau protecteur.

Le paysage, le jour, laisse voir tous les détails que nous a caché la nuit.

Bien rares sont les touffes de verdure qui poussent sur ce sol pelé, bossué comme une mer houleuse, sans cesse retournée, jonché de débris de toutes sortes. Et là-bas, un peu vers la gauche, deux formes grises, boueuses, qu'à la lueur blafarde des fusées je n'avais pas remarqué ou que j'avais prises pour des troncs d'arbres fauchés par la mitraille.

Des anciens, prudemment, me font remarquer, sur notre droite, deux blocs de ciment émergeant du sol, hérissés de piquets de fer tordus auxquels s'accrochent du barbelé. Ce sont des casemates allemandes où s'abritent des mitrailleuses.

Le petit poste, à droite de celui où cette nuit j'étais de garde, est une partie d'un boyau qui vient des positions allemandes obstruées en avant du barrage de sacs de terre par des chevaux de frise, des rosaces et autres défenses, qui le rendent impraticable à tous.

Nous avons travaillé à remettre la tranchée en état, relevant les parapets, déblayant les endroits où les éclatements ont en partie rebouché le couloir, salués dans notre tâche par une rafale qui de temps en temps vient s'écraser autour de nous.

Ce sera notre travail de tous les jours, jamais terminé ou toujours à refaire, heureux quand personne n'est touché par les éclats de fonte qui sifflent et fouettent le sol au-dessus de nos têtes.

J'ai repris la nuit au petit poste, à peu près dans les mêmes conditions que la veille.

Après une journée mouvementée, je suis plus fort et commence à m'habituer à tout ce qui se passe autour de moi. Je connais à peu près, maintenant, les sifflements caractérisant les différents calibres d'obus qui se croisent dans l'espace et je baisse moins souvent la tête qu'au début, ne m'aplatissant que lorsque le sifflement est court et pressé.

Nos obus de 75, pourtant, m'inquiètent fort et leur course brutale me fait irrésistiblement rentrer la tête dans l'épaule. Pour taper dans le ravin d'où partent leurs sacrés « tuyaux de poêle », la trajectoire semble raser le petit poste et j'ai l'impression que ma tête, tout à l'heure, va partir avec l'un d'eux chez l'ennemi.

Pendant les trois heures de garde, mon camarade de veille va se taper sur le genou, sans arrêt, avec une petite planchette. Il m'explique qu'au matin, son genou va être enflé et qu'il espère ainsi se faire évacuer. J'admire sa persévérance à se faire du mal, mais je ne suis pas tenté d'en faire autant. Il n'aura d'ailleurs d'autre résultat que d'avoir souffert pour rien, puisque le matin, il n'osera pas descendre au poste de secours, installé aux abords de Vauxaillon, le boyau qui y conduit étant impraticable. Ça « billait » trop et il préférera garder sa peau en 1<sup>ère</sup> ligne que la laisser, presque sûrement, en cours de route.

Je fais ce jour là ma première corvée de soupe. J'en « bave » et ce n'est pas sans de grandes appréhensions que j'y retourne par la suite.

Les cuisines sont installées dans des grottes naturelles au flanc du Mont des Singes. Nous y parvenons par un boyau à moitié comblé, élargi en haut par les bombardements. En cours de route, un carrefour où débouche le boyau d'évacuation est sonné sans répit et bien des hommes de corvée y laissent leur peau, ou y trouvent la blessure. Au bout du boyau, s'ouvre l'entrée d'une sape, protégée par un rempart de sacs de terre à moitié éboulés. Par un couloir humide qui s'enfonce dans le sol, l'on parvient à un puits où une échelle, dans le noir, nous descend aux cuisines.

Il n'y a pas plus de 500 mètres à parcourir et cette distance est couverte à une allure record.

Les bidons vides bien ficelés autour des reins, les marmites dans la main crispée, on part après un « bonne chance » de copains et la course échevelée commence dès le premier détour du boyau. Les souffles rapides qui s'achèvent dans un fracas de tonnerre et dans un jaillissement de terre et de pierraille, nous donnent des ailes après nous avoir plaqués au sol, hébétés, dans une chute précipitée soulignée par la musique de nos marmites cognant contre les pierres, et de nos bidons vides sonnante comme des tambours. Quelque fois, on tombe, l'un sur l'autre, quand le souffle de l'obus est si court que l'on croit qu'il vous fonce sur la tête.



Alors, c'est devant nous un large pan de boyau qui s'effondre et nous fonçons, tête baissée, dans le nuage de fumée et de poussière, pris à la gorge par l'odeur de la poudre.

On arrive ainsi, toujours accompagné à coups de 105 à l'entrée de la sape et le corps jeté en avant dans le noir dégringole 5 ou 6 mètres sur le plan incliné. Après avoir repris un peu de souffle, on se relève haletant et meurtri de cette course folle, un mot, toujours le même, exprime nos sentiments « Ah ! Les vaches... ». On ne fait pas de discours, certes. On entend encore trop bien les éclatements sur nos têtes et notre grande préoccupation est d'arriver au puits et de s'enfoncer dans le sol le plus loin possible.

Là, on respire, il fait bon, et l'on goûte la tranquillité du lieu, doublement, en songeant au retour qu'il nous faudra effectuer tout à l'heure, chargés cette fois-ci.

Et l'on se fait naturellement eng... par le cuistot, parce que nos marmites ne sont pas nettoyées. « Donnez-nous de la flotte » - « Y en a la bas » et par l'entrée de la grotte, il nous désigne à 50 mètres un endroit humide où l'on devine une source. Mais les obus qui arrivent sans arrêt, à cet endroit, l'ont transformé en un marécage boueux où l'on ne se risque que la nuit quand c'est à peu près calme. D'autant plus qu'une mitrailleuse allemande installée dans la plaine, au pied du Mont-des-Singes, envoie de temps en temps des rafales et nous voyons d'ici la boue gicler en éventail... Non merci... Les marmites seront lavées la prochaine fois... C'est à dire pas avant la relève... Elles seront pourtant « soigneusement » nettoyées en ligne, une fois vidées de leur contenu, avec une touffe d'herbe ou un bout de journal, ce qui étale la graisse tout autour et leur procure en quelques jours un parfum saisissant de pourriture... Bah... Il ne faut pas être difficile et personne ne rouspète pour cela, puisque personne n'ose aller les laver.

On traîne un peu pour se faire servir, car le temps que nous passerons ici sera toujours ça de gagné.

Puis, chargés comme des mules, les bidons pleins soigneusement bouchés et bien arrimés autour des reins, les boules de pain enfilées dans un fil de fer et passées en sautoir autour de l'épaule, nous gravissons d'un pas pesant l'échelle qui nous conduit au couloir de la sape.

Et le cœur qui s'était calmé, en bas où l'on n'entendait que des bruits vagues et très sourds, se reprend à sauter dans la poitrine maintenant qu'ils nous parviennent distinctement.

Ah... Ca a l'air de se calmer...

Prudemment, on risque le nez vers les sacs à terre... Un souffle puissant nous le fait rentrer et nous revenons précipitamment vers le fond de la sape... Un juron énergique et l'on attend.

On regarde, morne, dix minutes, un quart d'heure, après le tonnerre d'une proche explosion, la fumée blanche rabattre à l'entrée de la sape, les pierres et les mottes de terre retomber en crépitant, ou un sac à terre glisser éventré...

Si bien que l'on soit, il faut se raisonner, les copains la haut attendent la soupe et surtout, le pinard.

On attend qu'il en tombe un tout près puis hop... allons-y..

Et la course de tout à l'heure recommence, butant, culbutant, tantôt sur les jambes, plus souvent à plat ventre ou tapis derrière un pare-éclats, se faisant un précaire abri avec les boules de pain.

Dire comment la soupe arrive à destination, froide naturellement, mélangée de terre et de débris, le pain enduit de boue, et qu'il faut éplucher avec le couteau, la plume n'y suffirait... Le pinard est respecté, la « gnole » aussi, c'est le principal et personne ne s'en plaint.

Depuis trois jours que nous sommes là, les pertes ne sont pas trop élevées malgré la violence des bombardements. Un tué et trois blessés pour la section. C'est le premier tué que je vois parmi mes camarades et cela me fait une pénible impression. Des camarades l'on transporté dans une sape où il achève de mourir en attendant les brancardiers. Son sang s'échappe en bouillonnant par son cou ouvert et mes jambes tremblent sous moi, quand je fixe timidement l'horrible blessure, qu'éclaire la lueur tremblotante d'une bougie, songeant que tout à l'heure je serai peut-être étendu dans les mêmes conditions.

Une fois dehors, mon malaise se dissipe. Je sens mes jambes marcher, la vie battre dans mes veines. En ce moment, je vie. « Pourquoi serai-je frappé plutôt qu'un autre » et il en est ainsi chaque fois que le corps se redresse, la tourmente de la mort éloignée de moi.

Vers l'heure de la soupe de midi, nous avons chaque jour notre distribution de « navets ». C'est ainsi que nous appelons les grenades à fusil allemandes. L'éclatement nous surprend au-dessus de nos têtes mais fait plus de bruit que de mal. On répond cinq minutes à coup de V.B. ce qui calme un peu les boches.

J'apprends à reconnaître les obus à gaz qui arrivent en miaulant et dont l'éclatement ressemble à un flacon qu'on débouche. Une odeur révélatrice qui semble du chocolat vous fait mettre le masque en vitesse.

Un après midi, nous sommes marmités à coups de crapouillot<sup>10</sup> comme jamais nous ne l'avions encore été. Ils montent par quatre, basculent menaçants et la chute n'est pas encore terminée que les suivants commencent leur trajectoire.

Les éviter en courant à droite ou à gauche est chose illusoire. Fuir l'un, c'est à coup sur se mettre sous l'autre.

Dans le bout du boyau conduisant à notre petit poste, se trouve un abris où nous sommes cinq à nous réfugier. Nous sommes là dedans comme des sardines, à moitié rassurés seulement par le mètre de terre qui est sur nos têtes. Le sol autour de nous tremble comme un volcan. Le camarade qui est à l'entrée regarde les « minen » monter et juge à l trajectoire amorcée, s'ils vont tomber près ou loin de nous. Et nous rions comme des fous, c'est le cas de le dire, de la tête qu'il fait lorsqu'il nous annonce que « celui-là » est pour nous. Pressés les uns contre les autres, comme pour offrir plus de résistance à l'écrasement imminent, un rire nous secoue, nerveux, irrésistible. Puis c'est le même déchirement prodigieux, les mottes qui se détachent du plafond de terre, tombent sur nos dos voûtés, les éclats fouettant furieusement

---

<sup>10</sup>

Voir notes en fin de document (note P.C.).

le boyau et ce souffle brutal qui fonce dans notre trou accompagné d'une acre fumée puante la poudre... Combien dure notre attente de l'écrasement fatal... D'un seul coup, le calme revient, la crise est passée et nous bondissons fiévreusement dehors voir si rien ne vient... Rien ne vient...

Une épaisse fumée flotte sur le plateau et nous pouvons constater les dégâts causés par ce bombardement. La tranchée effondrée en maints endroits nous promet du travail pour le soir. Un abri s'est effondré sur ses occupants, que quelques-uns s'emploient à dégager activement. Ils s'en sortent presque intacts. Le sergent Lambert de la 3<sup>ème</sup> Section avec un éclat dans l'épaule part vers le poste de secours. Un homme de la section commotionné a fui jusqu'aux lignes de soutien et revient, le calme rétabli.

Nous, nous avons bien ri, mais j'ai pour ma part mangé, sans m'en apercevoir, un bon morceau de mon tuyau de pipe.

Vraiment, je m'aguerris. Je ne suis plus seul, non plus, dans mon trou. J'ai une multitude de petits compagnons qui se sont attachés à moi d'une façon fort touchante et tenace. J'en suis dévoré, comme tout le monde d'ailleurs, ce qui me console.

Un soir, le sergent Mathieu vient nous trouver et demande deux hommes pour une patrouille. Je n'ose pas ce soir là, pourquoi ? Mais je me promets d'observer le retour des hommes qui en feront partie.

La patrouille sort vers minuit et reste deux heures dehors, les petits postes étant prévenus, et je vois les hommes revenir sans incident.

Et je me promets d'y aller à la première occasion.

Deux soirs après, celle-ci se présente. Le sergent Mathieu, amateur de ces sortes d'aventures, demande dans l'après-midi deux hommes volontaires par demi-section.

Et à une heure du matin, coiffé du béret, armé chacun d'un pistolet, deux grenades dans les poches, nous écartons les fils barbelés qui obstruent la chicane et nous glissons silencieusement au travers de notre réseau de l'autre côté duquel nous prenons nos dispositions.

Mon cœur bat terriblement d'abord, puis voyant que nous sommes là, cinq hommes, sur le billard et que rien ne s'est passé de fâcheux, l'assurance me revient vite et il ne reste bientôt plus en moi que la griserie de l'aventure que je vais vivre.

Les boches ne sont pas loin, il s'agit d'être prudent. Glissant sur le ventre et sur les genoux, nous allons quelques mètres et nous nous arrêtons, l'œil fixé dans le noir, vers le menaçant inconnu, l'oreille tendue, guettant le moindre bruit qui puisse nous révéler la présence d'une patrouille ennemie ou d'adversaire en embuscade dans un trou d'obus. Quand nous avons la certitude d'être seuls dehors, nous repartons, la main en avant tâtant le terrain où le genou viendra se poser, contournant un obstacle, nous arrêtant plaqués au sol, le cœur palpitant quand une fusée boche monte en sifflant, ou bien, lorsque la fusée s'allume brusquement, restant immobiles dans la position où elle nous surprend. Nous arrivons ainsi au réseau boche que nous longeons avec mille précautions. On met une heure pour faire une cinquantaine de mètres, jusqu'au casemates que l'on distingue, là, dans le noir, à une dizaine

de mètres de nos nez. Un instant, nous entendons marcher dans la tranchée et un bruit de voix étouffées arrive jusqu'à nous. Puis le sergent nous fait signe de rentrer et nous reculons d'abord sur le ventre, nous arrêtant, haletants, au moindre bruit créé souvent par nous même, dans la crainte perpétuelle de voir jaillir la flamme d'un mauser.

Et nous voici revenus à notre réseau, la prudence nous abandonne et, debout maintenant, nous cherchons la chicane qu'on ne retrouve plus dans la nuit.

Le petit poste où l'on se fait reconnaître en frappant doucement deux fois dans la main, nous indique le passage dans lequel nous nous engageons, mais le dernier s'est pris le pied dans une ronce de fer et est tombé dans la ferraille qui crisse bruyamment. Il n'en faut pas plus pour réveiller une des mitrailleuses allemandes des casemates qui envoie une rafale au jugé. Les balles sifflent, trop haut pour nous inquiéter sérieusement mais suffisamment pour nous faire activer nos derniers pas et nous piquons une tête dans la tranchée où les camarades nous attendent.

Je suis heureux de ces deux heures et demi passées dehors, en pleine aventure, d'autant plus que cette patrouille s'est bien terminée, ce qui n'est pas toujours le cas.

Et je me promets d'y retourner dès que l'occasion s'en présentera.

Nous allons aussi quelques fois, la nuit, réparer notre réseau bouleversé par les torpilles<sup>11</sup>, et le compléter avec du « réseau brun<sup>12</sup> ». Nous partons alors, une escouade armée, à vingt mètres en avant des travailleurs, que nous sommes chargés de protéger des surprises, et, à l'affût dans les trous d'obus, nous guettons...

C'est la compagnie de soutien qui fournit les hommes pour ce travail périlleux. Souvent, la tâche est interrompue par des rafales de mitrailleuses qui obligent les hommes à foncer dans la tranchée, parmi les ronces qui gardent des lambeaux de culottes pendant que nous courbons la tête, dans nos trous, attendant l'accalmie pour rentrer en vitesse, nous aussi, car il ne fait pas bon rester dehors.

Un soir, un homme de la 4<sup>ème</sup> compagnie resta, une balle dans le ventre, cassé en deux sur le barbelé, et, à la lueur des fusées, son corps semblait porté par des mains invisibles, le tendant vers le ciel en suprême holocauste. Deux heures après, deux hommes purent sortir et ramenèrent le corps chez nous.

Après quelques jours de cette existence, on peut s'examiner curieusement.

Ah ! Si mes parents me voyaient, hâve et fiévreux, les yeux rentrés dans le crâne, la capote déchirée dont les pans raidis par la boue séchée semblent de bois, un foulard jaune autour du coup soulignant la crasse et la boue qui maculent mes joues amaigries. Et la vermine qui me ronge et m'empêche de dormir.

---

<sup>11</sup>

Dans l'argot des Poilus durant la Première Guerre mondiale, le terme « torpille » désignait un projectile d'artillerie de tranchée. L'ensemble des mortiers de tranchée furent appelés torpille. De même, par extension, l'ensemble de leurs projectiles, quels qu'en soient le calibre ou la nationalité. Les mortiers allemands furent dénommés Minenwerfer. Les torpilles étaient souvent employées pour la destruction d'édifices comme abris et tranchées. Synonymes : crapouillot, tortue (Wikipedia).

<sup>12</sup>

Voir notes en fin de document (note P.C.).

Nous eûmes pendant les neuf jours que nous restâmes en première ligne, trois ou quatre fois la visite du fameux Fantômas.

Il arrive au petit jour quand un brouillard léger s'accroche encore à la terre. Volant bas, si bas que l'artillerie n'y peut rien, alors, longeant les lignes, sa mitrailleuse prend d'enfilade la tranchée, nous terrant sous les balles ou bien tournant autour du pare-éclats, nous lâchons nos coups de fusil sur l'avion téméraire qui s'en soucie peu. Les mitrailleuses de soutien ont tiré sur lui des milliers de cartouches sans aucun dommage. Son action à lui est d'ailleurs plutôt d'agir sur le moral des hommes, les dégâts dans l'ensemble sont minimes.

Les jours qui nous semblent longs, dans cette tragédie continue, coulent pourtant et le neuvième jour, au soir, nous sommes relevés par la quatrième Compagnie et nous gagnons les positions de soutien.

Nous sommes environ à 200 mètres des premières lignes, dans des abris profonds, bien étayés, à peu près en sécurité. Ici, l'on peut se déséquiper par demi-section, un seul veilleur restant à proximité de l'entrée de la sape.

Le calibre des obus que nous recevons est ici plus impressionnant. De temps en temps, un souffle rapide annonce l'arrivée d'un 210, calibre que nos vis-à-vis ne peuvent utiliser pour la première ligne en raison du voisinage de leurs positions. C'est alors un monstrueux geyser de terre et de pierres, couronné d'épaisses vapeurs.

La tranquillité relative où nous sommes, nous permet des chasses fructueuses dans les plis de nos chemises et les coutures de nos pantalons. Les journées passent ainsi, ou bien à chasser notre vermine, vainement d'ailleurs, car il en reste toujours assez pour nous empêcher de dormir, à écrire, à dormir, ou bien encore, la pipe ou la cigarette au bec, allongé sur le dos, calculer la force des rondins qui sont au-dessus de nos têtes, en espérant qu'ils voudront bien résister toujours, émus lorsqu'un éclatement plus violent éteint la bougie qui tremble sur la poignée de la baïonnette fichée dans la paroi de terre, et qu'on entend dégringoler dans l'escalier humide et vermoulu quelques mottes de terre, ou quelques pierres que l'explosion a projetées dans la sape.

Nous chassons également les rats qui pullulent dans ces abris et qui sont impressionnants, gras et bien nourris.

Quel dégoût, quand sous la toile de tente où s'abrite le visage, nous sentons le frôlement révoltant d'un de ces quadrupèdes, en promenade sur les dormeurs.

La nuit, corvées de munitions, corvées de matériel, corvées dans les boyaux obstrués à dégager rapidement.

On parle maintenant de la grande opération sur notre front. Les hommes de soupe nous rapportent des cuisines des précisions troublantes qui alimentent les conversations.

Enfin, attendons...

Dans la nuit du 8 au 9 octobre, nous retournons en première ligne relever la quatrième Compagnie très éprouvée par les marmitages.

C'est une nuit endiablée que nous retrouvons nos trous. La préparation d'artillerie bat son plein et durera sans arrêt jusqu'au 13 octobre. Tout le monde est sur pieds, regardant en face les volcans zébrés de feu qui jaillissent des lignes allemandes.

Sur la droite, l'enfer est le même, jusqu'au delà du fort de la Malmaison. C'est un embrasement formidable dans lequel dansent les fusées, blanches, vertes et rouges. Spectacle prodigieux d'une féerie tragique qui ne peut s'effacer de la mémoire.

L'artillerie allemande réagit mais faiblement. Leurs batteries doivent être arrosées de telle façon qu'il leur est impossible de répondre aux demandes désespérées de barrages émanant de leurs tranchées de première ligne.

Les crapouillots allemands sont muets et le resteront jusqu'à la fin.

Le 10 au matin, grande activité des engins allemands. On nous annonce un coup de main ennemi et nous avons l'ordre de nous retirer dans les boyaux qui donnent accès à la tranchée. Les petits postes, vidés de leurs caisses de grenades, sont abandonnés et obstrués à l'aide de chevaux de frise que nous rabattons en nous retirant. Et, nous hissant au-dessus du boyau, les pieds bien calés dans les trous pratiqués à cet effet, nous surveillons la zone désolée d'où l'ennemi doit surgir. Attente vaine d'ailleurs car rien ne viendra.

Nous rejoignons dépités notre tranchée, car nous étions prêts à les recevoir énergiquement et nous n'avons que le mal de remettre en état nos petits postes.

Puis le lendemain, vient l'ordre d'abandonner le jour les premières lignes pour faciliter la tâche de nos canons et engins chargés de détruire les défenses accessoires de l'ennemi qui pourraient être un obstacle sérieux à notre progression. Nous ne laissons en ligne qu'un veilleur dans chaque petit poste et nous réoccupons les lignes à la tombée de la nuit.

Nous nous retirons donc le jour dans des abris assez solides, sur les pentes du Mont des Singes.

Je suis avec une escouade dans un abri dont une ouverture donne sur le boyau qui mène, en haut, sur le plateau, et l'autre ouverture sur un boyau qui descend en pente raide vers Vauxaillon qui est là, sous nos yeux et dont nous voyons tournoyer les ruines sous les obus qui les fouillent.

Notre abri est séparé en deux par un pare-éclats fait de sacs de terre, fort heureusement, car le lendemain, un obus, crevant le bord, viendra éclater à l'entrée opposée où nous nous tenons et nous sommes projetés à terre, abrutis par la violence de l'explosion.

Un petit éclat, en ricochant, vient toucher au côté le caporal Magnies qui s'en va, plié en deux, mais souriant, vers le poste de secours.

Plus tard, vers 4 heures, alors qu'il est de garde au-dessus de l'abri, dans un bout de boyau, un jeune soldat qui comme moi était arrivé en renfort et dont c'était la première affaire, est surpris par un obus et absolument déchiqueté.

Envoyé pour le relever, je ne trouve qu'un tronc mutilé, dans le boyau, le reste étant quelque part, dehors, dispersé. Je m'enfuis porter la nouvelle. Le spectacle m'a

considérablement refroidi et comme on ne me dit rien, j'en profite pour rester là, quelques minutes à l'abri, voulant me remettre avant de retourner la haut.

Prévenus, les brancardiers arrivent et je les suis. Ils mettent tout ce qui reste du pauvre camarade dans une toile de tente, l'un récupère en montant par dessus les bords du boyau, un bras, une jambe, des bouts de pantalons sanglants. Il n'insiste pas car il fait meilleur dans le couloir de terre.

Je reste seul, moins rassuré, l'oreille désespérément tendue pour entendre les sifflements dangereux. Chaque arrivée me plonge dans une frousse intense. Et je pars presto quand on vient me relever.

On nous fait abandonner les premières lignes le jour, pour permettre, sans danger pour nous, les tirs de destruction sur les ouvrages allemands, qui résistent encore, entre autres, les casemates. C'est une belle danse. Une section de crapouillots s'est installé à proximité de nos abris et, un officier au petit poste, guidant son tir, écrase les réseaux allemands, émiettant fil et pieux, et nivelant ce qui reste à combler des tranchées ennemies.

Le soir, à la nuit, nous reprenons nos tranchées, guère ménagées par nos projectiles, et nous trouvons une fois, sur le parapet, un corps de Sénégalais à moitié déterrés. Une torpille de chez nous non éclatée barre l'entrée du boyau conduisant au petit poste. Son voisinage nous inquiète quelque peu et nous l'enjambons précautionneusement et avec respect.

Le 12 au soir, nous partons en patrouille nous rendre compte de près de l'état du réseau allemand. De larges brèches y sont ouvertes qui demain, nous permettront de passer sans encombre. Nous engageant avec d'innombrables précautions dans une de ces brèches, nous constatons qu'il n'y a plus trace de tranchée à cet endroit.

La satisfaction d'être dans les lignes boches ne nous pousse pas jusqu'aux casemates sans doute occupées, l'aventure est trop périlleuse. Nous rentrons sans incident dans nos lignes.

Nous savons que le lendemain, dans l'après-midi, nous devons attaquer. L'action doit commencer sur la droite à la Malmaison et si elle réussit, nous nous portons à l'alignement.

Nos appréhensions sont grandes, quant aux casemates qui semblent avoir été épargnées par nos tirs de destruction.

Vers deux ou trois heures du matin, pendant une demi-heure, notre artillerie qui s'était tue depuis un long moment, se réveille soudain et un feu roulant embrase les crêtes derrière nous.

Nous entendons bien les départs et les sifflements rapides qui font baisser les têtes mais aucune explosion d'arrivée ne parvient jusqu'à nous.

Nous comprenons alors que les boches prennent un arrosage d'obus à gaz.

Au jour, les fusées que nous voyons, loin sur la droite, piquent dans l'espace des tâches blanches nous indiquent que l'action est commencée et nous pouvons suivre la progression de nos troupes par les fusées qui jalonnent les nouvelles lignes.

Jusqu'à midi, une mitrailleuse allemande nous enverra, des casemates, des rafales de balles dont le bourdonnement au-dessus de nos têtes nous énerve.

Sur la droite, les fusées semblent maintenant fixées un peu en avant de nous.

Deux heures, c'est l'instant, nous sommes prêts...

Quelques minutes, le tir des 75 se fixe sur les lignes allemandes puis s'allonge et nous partons rapidement droit devant nous. Les casemates sont muettes et cela nous rassure.

Un semblant de barrage allemand se déclenche, assez faible et d'ailleurs trop tard pour nous, leurs obus tombant derrière, et l'on voit en se retournant, les éléments de la 2<sup>ème</sup> vague disparaître dans les trous.

Les casemates sont vides de leurs mitrailleurs et nous poursuivons notre course par les boyaux, où je vois les premiers cadavres allemands.

On enjambe sans dégoût des corps horriblement mutilés. D'un abri sort un boche déséquipé, les bras en l'air, nous l'expédions vers l'arrière à grand coup de bottes.

Les abris devant lesquels on passe sont-ils occupés ? Sont-ils vides ? On ne sait... Quelques grenades dans le fond... Et l'on repart laissant le soin de la visite à ceux qui viennent derrière nous... Et qui récolteront ainsi une dizaine de boches plutôt morts que vifs.

Nous sommes maintenant parvenus sur les pentes nord du Mont des Singes et recevons l'ordre de nous arrêter là et d'aménager nos nouvelles positions.

D'ici, on distingue au loin la cathédrale de Laon et plus près, Anizy-le-Château. Des détachements allemands à 400 ou 500 mètres dans la plaine franchissent l'Ailette ou disparaissent dans la crête de Pinon. Nous tirons sur eux pendant un moment, puis creusons fiévreusement les boyaux allemands presque tous nivelés. L'artillerie allemande réagit très faiblement et son tir mal réglé ne nous cause aucun mal, mais nous fait activer le maniement de nos pelles-bêches sans attendre l'amélioration du tir.

Puis une fois à l'abri, nous partons entreprendre la visite des organisations allemandes et voir s'il n'y a rien qui puisse nous servir.

Dans le ravin où nous retrouvons les plates-formes des « minen », c'est un véritable carnage. Sur les morts anciens déjà gonflés et vert, les morts plus récents sont venus s'amonceler. Les camarades cherchent des jumelles et d'autres objets. J'essaie pour ma part de déposséder de ses bottes un cadavre d'officier allemand, dont le haut du corps a été littéralement scié, mais la jambe brisée refuse de laisser partir la botte. Dégoutté, j'abandonne.



De grands abris sont pleins de morts dont une mousse épaisse couvre en partie le visage. Je me charge de masques, de bidons, de baïonnettes ; de casques et d'un tas de fourbis, souvenirs que j'abandonnerai à la relève.

Nous rejoignons nos emplacements où nous nous faisons copieusement eng... par le lieutenant.

Et nous allons passer la nuit, veillant sous la pluie fine qui s'est mise à tomber, guettant une contre-attaque qui ne viendra pas. Le front est calme maintenant et la pluie qui tombe sans cesse sur nos casques finit par nous endormir. Avant le jour, une alerte... Des bruits montent de la plaine... Et l'on apprend qu'un rideau de troupes appartenant à la 49<sup>ème</sup> Division va, devant nous, s'installer aux abords de l'Ailette et du canal.

C'est pour nous la relève.

Elle vient au petit jour sous la forme d'une compagnie d'infanterie.

Et nous partons, bien réveillés. Nous retrouvons nos sacs dans notre tranchée de départ et par les boyaux ou l'on s'étonne de ne plus courir hagards, nous descendons vers Vauxaillon que nous traversons tranquillement.

On se retourne une dernière fois vers le plateau où nous avons passé vingt jours, certes biens remplis, quelques vides dans les rangs en témoignent. Nous restons quatre à l'escouade sur sept que nous étions et nos visages amaigris, crasseux, les yeux fiévreux, crient nos misères.

Nous arrivons aux baraquements du Banc-de-Pierre où nous allons passer quelques jours à nous nettoyer, nous épouiller et dormir beaucoup.

Puis nous descendons à Soissons prendre des camions qui nous mèneront au grand repos à Lagny, près de Paris.

Des permissions de 24 heures sont distribuées largement et je fais un saut jusque chez mes parents, heureux de les voir, très écouté car il n'y en a que pour moi, et j'ai tant de chose à dire.

Les compagnies font l'exercice et des petites marches. J'y coupe car j'ai été appelé au bureau du commandant comme scribouillard.

Nous sommes logés chez l'habitant et c'est la bonne vie.

Au bureau, je n'ai pour ainsi dire rien à faire et je profite des mille avantages que nous procure notre milieu au point de vue ravitaillement et au point de vue liberté.

Puis un beau jour, brusquement, on nous prévient que le lendemain, la division déménage.

Et c'est l'embarquement sur la route de Claye, dans des camions pilotés par des annamites... Où allons-nous, nous l'ignorons, même au bureau du commandant... Les uns

disent en Italie... D'autres en Alsace... D'autres à Cambrai... Nos alliés demandent paraît-il de la cavalerie et nous comprenons très bien qu'on leur expédie des chasseurs à pieds.

La route empruntée à l'air de confirmer la dernière supposition. Claye, Dammartin, Senlis, Pont Sainte Maxence...

Pendant que nous embarquons, ma mère vient chercher ici une grosse déception.

Ce matin même, en effet, elle arrive de Lagny en compagnie de mon cousin actuellement en permission et que je n'ai pas revu depuis mon départ. Elle voulait me faire également la surprise de m'apporter un superbe lapin. Tous deux désolés, en furent réduits à regarder défilier les camions des régiments d'infanterie de la Division.

Ma mère n'avait pas de veine et elle rentra à Paris le cœur gros avec mon cousin et le lapin.

On ne peut pas dire que les annamites nous mènent en douceur et plus d'un camion fait connaissance avec les fossés de la route.

La nuit était très avancée et nous dormions tant bien que mal lorsque nous arrivons à Dury au dessus de Ham. Il fait un temps de chien. C'est la Somme dans toute sa splendeur, liquide et bourbeuse.

Nous sommes logés dans un camp composé de vieilles baraques munies de l'inconfort complet. Nous rouspétons, comme de juste, pour ne pas perdre les traditions, puis ça se tasse.

Nous restons là une dizaine de jours et je me félicite grandement d'être scribouillard au bureau du commandant. Les Compagnies font de l'exercice dans les terrains détrempés et cela ne m'enthousiasme pas du tout.

Nous allons en visite à un camp anglais où est entreposé un matériel formidable et où nos alliés ont monté des ateliers de réparations. La camaraderie avec eux ne va pas très loin, quoiqu'ils nous prodiguent à foison des cigarettes anglaises.

Au terme de notre séjour, j'ai la bouche complètement emportée et je suis dégouté pour un an du tabac anglais.

Les quelques civils qui sont restés ou sont revenus au pays après l'offensive de la Somme nous regardent d'un œil peu sympathique, nos cinq ronds ne peuvent lutter avantageusement contre la paie des soldats anglais.

Cela nous ulcère un peu le cœur et nous ne nous gênons pas pour dire énergiquement quelques vérités à ces français qui nous aiment si peu. Même les plus mauvaises têtes parmi nous, vont dans leurs propos amers jusqu'au plus extrême chauvinisme qui se double de l'esprit de corps si facile à réveiller sous le drap sombre.

Cet esprit de corps m'a souvent étonné et je l'ai trouvé même chez le plus mauvais chasseur, qui, lorsqu'il est en contact avec des hommes d'une autre armée, est fier de

son écusson orné du Cor de Chasse et sent s'éveiller en lui, si peu guerrier, une fureur terrible si l'on ose soutenir qu'une autre arme se bat mieux que la notre.

Braves types...

Nous commençons à trouver fastidieux nos visites journalières au camp anglais pour voir nos alliés travailler dans la boue et nous restons chez nous, prisonniers du temps gris et de la pluie continuelle.

Enfin, les ordres viennent et, les sacs bouclés, le matériel embarqué dans les voitures, nous partons un matin, pluvieux naturellement, et arrivons dans l'après midi aux abords de Saint-Quentin.

Notre nouvelle résidence est le bois d'Holnon.

Nous sommes à cinq ou six kilomètres des lignes mais nous sommes pépères, des baraquements confortables, biens chauffés en plein bois. Le front est assez calme et ici, à cinq kilomètres, dans les hautes futaies, nous oublions à peu près complètement que c'est toujours la guerre.

La pluie cesse, le froid vient, puis la neige.

Et tandis que les compagnies sont occupées à des travaux de terrassement en avant de la route de Saint-Quentin, entre Holnon et Fayet, je reste au bureau où flambe un feu d'enfer et n'ayant d'autres occupations que de faire du chocolat ou griller interminablement des tartines de pain.

Le 17 janvier, mon cœur bondit d'aise. Je suis nommé caporal et mon regard s'attarde sur ma manche, en la contemplation de mes galons verts frais cousus.

Puis fin janvier 1918, nous plions à nouveau bagages et la Division embarque en chemin de fer en direction de l'Alsace.

Nous n'y allons pas directement et sommes déposés après deux jours de trimballement dans les wagons où l'on gèle, au camp de Mailly où nous resterons trois semaines.

Je finis par me barber sérieusement au bureau du commandant et je demande à réintégrer ma compagnie. Je trouve facilement un volontaire pour changer avec moi et je retourne à ma vieille 3<sup>ème</sup> Compagnie, 4<sup>ème</sup> Section où j'arrose mes camarades un moment abandonnés. On me traite bien un peu de « bille » mais en somme, affectueusement et je m'en amuse.

Les journées sont mornes, au camp, et nous faisons l'exercice en pères peinarads.

Le soir, nous filons vers un petit cabaret où nous passons des heures dans une salle bondée, surchauffée, où les yeux ont du mal à percer à 3 mètres le brouillard des pipes et des cigarettes.

Nous faisons la connaissance de quatre américains immenses que nous retrouvons chaque soir. On s'est vite lié, on ne se comprend pas très bien, mais ça ne fait rien, on parle tous « petit nègre » et nous y arrivons.

La démonstration amicale va jusqu'à échanger nos noms et nos adresses pour correspondre, ce que nous ne ferons d'ailleurs ni les uns, ni les autres quand nous nous serons quittés.

Ils nous emmènent à leur cantonnement et nous sommes sidérés par l'abondance d'effets de toutes sortes dont ils sont pourvus. Nous sommes des parents pauvres décidément et c'est sans se faire prier que nous acceptons linge, chaussettes, tabac en poudre, mauvais d'ailleurs et avec lequel je n'arriverai jamais à faire une cigarette potable.

Enfin, après trois semaines d'abondance, nous ré embarquons à nouveau pour continuer notre voyage vers les plaines d'Alsace.

Débarquement à Belfort, et, sur nos jambes, nous gagnons par étapes un petit village alsacien à une dizaine de kilomètres de Dannemarie, où nous attendent des baraquements.

Sauf une nuit d'alerte où nous serons survolés par des avions sans autre incident qu'un type blessé dans son lit par un culot d'obus qui en redescendant, a crevé le toit de notre baraque, nous passerons là des jours exempts de soucis.

Quelques coups de canon viennent seulement nous rappeler que le Front se continue par là-bas à 10 kilomètres, mais le secteur est calme, calme...

Nous allons naturellement faire du terrassement, mais ici, de jour, un bois à organiser défensivement à quelques kilomètres d'ici, et nous travaillerons dans la paix. Quelques combats d'avions viendront de temps en temps nous distraire, rompant la monotonie des journées toujours pareilles, puis nous verrons abattre un jour, deux ballons d'observation par le même pilote allemand. Les observateurs sautent en parachute, poursuivis dans leur descente par les balles de l'avion.

Un bon souvenir m'est resté de ces travaux, c'est l'orgie que nous faisons de riz au chocolat. Un vieux stock de chocolat de réserve étant à épuiser, les roulantes<sup>13</sup> nous en apportaient une quantité formidable qui, mélangée au riz était ma foi présentable. Je peux dire que je m'en suis fourré jusqu'au col, passant dans les autres sections racler les fonds de marmites. C'était fameux.

Le temps s'adoucissait, les bourgeons éclataient prometteurs aux branches des arbres, la verdure était plus fournie, il faisait bon vivre, là, dans ces riches et jolies plaines d'Alsace.

Mars 1918, la ruée allemande... La Bête chancelante qui dans un effort formidable, ramassant toute la redoutable énergie qui lui reste, dans ses muscles bandés en un dernier sursaut va foncer pour chercher son salut.

---

<sup>13</sup>

Abréviation pour « Cuisines Roulantes ». Voir notes bibliographiques (note P.C.).

Un matin, nous partons, le barda sur le dos...

Nous embarquons, je ne sais plus où, dans les wagons biens connus et l'on roule, l'on roule...

Où nous allons, chacun l'ignore...

Mais nous avons la certitude que nous n'appartenons plus au 14<sup>ème</sup> Corps d'armée.

La division est devenue, « division volante », et nous sommes à la disposition du commandement.

Une chose est également certaine, c'est qu'on va vers Paris.

En effet, le lendemain dans l'après midi, après des arrêts et des manœuvres, pendant lesquelles il faut veiller à ce que personne ne cède à la tentation de faire un tour à Paris, notre train emprunte la petite ceinture.

Et je bondis alors à la portière du Wagon où des camarades rouspètent avant de me faire une petite place. C'est que tout à l'heure, nous allons passer au Cours de Vincennes, tout près de l'usine à gaz<sup>14</sup> où demeurent mes parents.

J'avoue que le cœur me bat terriblement lorsque, tout doucement, nous passons. Mes yeux cherchent la maison et la trouve, « là-bas », mon père, ma mère, mes frères, ma sœur, mes bibelots de jeune homme, en bas, tout près de la voie, le jardin, mais personne n'y est.

Alors, une fois passé, j'ai le cafard... Etre si près... Ah ! quand ils le sauront... Et si je ne revenais pas...

Cette idée m'obsède de songer que, dans quelques jours, je serai peut-être une pauvre loque sanglante, parmi tant d'autres, et que j'aurai pu trouver là, si la chance l'avait voulu, un dernier regard, un dernier geste, comme un adieux de ceux qui me sont chers...

Affectés aux « Détachements de l'Armée du Nord », acheminée au gré du commandement vers les endroits du front où la pression ennemie se fait plus menaçante, pour être prêts à intervenir rapidement, chaque jour nous verra sur les routes, peinant sous le sac, éternels vagabonds.

Nous traversons Beauvais, musique en tête, en grognant mais en tendant quand même le jarret, et martelant le sol de nos talons cloutés, nous oublions notre fatigue, parce que des femmes pleurent en nous voyant passer, et que cela nous chauffe au ventre et que l'on sent l'envie de crâner.

Arrivée au camp de Crevecoeur où nous restons un jour.

Puis les camions viennent nous y prendre pour nous emmener à Amiens.

---

<sup>14</sup>

Le père de Maurice, qui s'appelle également Maurice, était le directeur de l'usine (note P.C.).

Du village de Dury qui domine toute la route, nous voyons l'exode lamentable des malheureux chassés de chez eux et qui emportent avec des moyens de fortune ce qu'ils ont pu sauver, quelques bibelots, quelques hardes et le sort de ces gens qui passent sans arrêt devant nous nous crève le cœur.

On s'est logé comme on a pu parmi l'incroyable désordre qui règne ici du fait de l'afflux de gens et de bêtes fuyant Amiens menacé. Nous sommes entassés, toute la Compagnie, dans une étable, avec les vaches qui font bon ménage avec nous et qui nous tiennent chaud... Et cela est appréciable...

Le soir, nous avons le spectacle tragique de l'embrasement du front de Villers-Bretonneux et muets, nous regardons, nous sentant si petits, si peu de chose sous le grondement du canon qui ébranle le ciel à grands coups de bélier. L'activité de l'aviation allemande est prodigieuse, bombardant sans répit les camps canadiens des environs où peuvent se faire des concentrations de troupes.

Nous restons là deux jours, attendant les événements. Puis une nuit, on nous réveille, et sacs montés, en route vers le nord.

Nous contournons Amiens, passons la Somme à Ailly sur Somme et nous sommes surpris au petit jour par deux avions que nous croyons amis et qui lancent sur la colonne qui chemine quelques torpilles qui leur restent de leur expédition de nuit.

Que du bruit heureusement ! Nous nous dispersons rapidement dans les champs à droite et à gauche et tirons quelques coups de feu sur les avions qui s'enfuient et que l'on ne distingue d'ailleurs presque plus.

Nous passerons la journée dans un village et repartirons à minuit. Il en sera ainsi tous les jours suivants.

Marche de nuit sur marche de nuit, tristes et monotones, les hommes mal réveillés ou bien retombant tout en marchant dans le sommeil interrompu, vont buter dans le sac de celui qui est devant, pataugeant dans les flaques d'eau que l'on ne distingue pas.

Nous passons ainsi, sans nous y arrêter à Doullens, où nous admirons l'incroyable désordre de l'armée anglaise. Matériel de toute sorte, équipements, armes, caissons de munitions abandonnés, culbutés dans les fossés, le long des routes... Ah ! Ce n'est pas beau à voir... Et nos chers alliés baissent de pas mal de crans dans notre estime... D'autant plus que nous avons la sensation, à tort ou à raison, que c'est leur place que nous allons prendre.

Après Avesnes, Béthune, Hazebrouck, nous voici dans les Flandres, toujours et toujours les errants des nuits. Nous en avons bouffé de la route depuis Persan-Beaumont, et le moral est bon, malgré les inévitables retards du ravitaillement, et nous mangeons assez mal.

Nous sommes à présent dans la région des Monts et le 15 avril, Wormhoudt nous accueille.

Cantonnement anglais qui nous regardent de travers.

Au cours des cinq ou six jours que nous allons passer là, nous organisons un match de football avec le personnel de l'ambulance anglaise, et je me souviens qu'au cours de cette partie, où nous fûmes d'ailleurs battus, nous excitait en nous criant « attaque Français... Attaque Français » avec un air de se f... de nous qui me faisait bouillir.

Attaquer... Il fallait bien que ce soit nous qui le fassions puisque eux en étaient incapables et je revoyais le désordre de Doullens, la débâcle d'une armée où ne subsistait plus que l'élément Canadien dont le sacrifice fut admirable.

Pendant ces quelques jours, je repris contact avec le tabac anglais et perdis l'usage du goût pour un mois.

L'armée allemande a entamé sa formidable offensive sur les monts des Flandres, et s'est emparé du Mont-Kemmel.

Tout doucement, par petites étapes, nous avançons vers la bataille qui fait rage et, à en juger par le tonnerre continu de l'artillerie, on a l'impression d'un amoncellement important de matériel.

Les routes sont sillonnées de convois de toutes sortes et la plupart du temps, nous cheminons sur les bas-cotés de la route pour la laisser aux batteries, aux trains de munitions, aux ambulances nombreuses qui emmènent vers l'arrière des corps torturés.

La longue file de ces voitures américaines n'est pas sans nous impressionner fortement. Nos rangs sont muets, comme absorbés par la pensée de ce que, pour nous, sera demain...

Vers le 20 avril, nous arrivons en vue du Mont des Cats, surmonté d'un monastère et que couronnent les fumées d'un violent bombardement. Nous voyons fuser les gerbes noires des éclatements qui nous paraissent être d'ici comme une plantation de peupliers qui jaillissent du sol, se transforment et s'estompent parmi les nouvelles poussées.

Nous allons ainsi, cinq, six jours, de village en village, ravitaillés au petit bonheur, mangeant peu et mal, jusqu'au jour où nous nous arrêtons quelques temps dans les éléments de tranchée près de quelques batteries de 150. Fermer l'œil, c'est presque impossible. Le fracas est prodigieux et nous passons notre temps à regarder partir les obus que nous suivons longtemps des yeux lorsque l'on est placé à peu près dans l'axe du canon. Nous sommes dérangés de temps en temps dans notre contemplation par quelques obus allemands de 210 qui cherchent nos batteries.

Les trains de combat des unités en ligne nous donnent des nouvelles de ceux qui sont la-haut. L'expression unanime est que « ça barde ». Le mot employé en réalité est plus énergique, et l'on nous promet du bonheur lorsque ce sera notre tour.

Aussi est-ce avec un petit sentiment de vide en nous que nous apprenons le 30 au matin que nous montons dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai.

L'artillerie qui arrive sans arrêt nous met au cœur l'assurance que nous aussi, sommes disposés à répondre à profusion à la débauche ennemie.

Le 1<sup>er</sup> mai vient, il fait un temps superbe...

Nous avons échangé avec Blinville, mon camarade, nos adresses au cas où il arriverait quelque chose à l'un de nous. Nous nous sommes promis de ne pas nous séparer un instant... Et nous avons fait des projets...

« Faire des prisonniers... Dis donc vieux... 50 balles et une perme »... Promis...  
Allez...

Puis dans un grand champ, on nous a rassemblé, par compagnie. Nous avons préparé nos sacs que nous laisserons au train de combat, ne gardant juste que le nécessaire dans nos musettes.

Nous devons monter avec la couverture et la toile de tente en sautoirs, ce que nous appelons la tenue d'assaut... Ce qui nous en promet.

Le fourrier a étalé devant chacun de nous des paquets de cartouches pour compléter à 200 nos munitions, trois « boîtes de singe », du chocolat, des biscuits et un repas froid, une boule de pain, cinq grenades. En ma qualité de caporal grenadier, je suis gratifié d'un supplément consistant en un pistolet lance-fusées et cinq fusées à cartouches plus une grande fusée éclairante qui pèse un poids appréciable.

Comment tout cela se casera-t-il dans mes musettes ou mes poches de capotes, je ne l'ai pas encore compris, mais j'y arrive... Et quand à onze heures du soir, les bidons pleins de pinard, nous partons, cette charge me brise les épaules et je songe avec terreur à l'instant inéluctable où la course va commencer sous les obus qui vont nous traquer.

Notre calvaire commence dans une apothéose grandiose et tragique.

Nous longeons la route et avons à notre gauche dans les champs, les bosquets, sur les coteaux, dans chaque pli de terrain, partout, les batteries de tous calibres embrasant l'espace de leurs fulgurantes. Quel infernal vacarme. Nous arrivons ainsi à un carrefour, barré par une voiture régimentaire, une de ses roues brisée et quelques mètres plus loin, un cheval éventré. Nous prenons un chemin de terre et la folle course commence. C'est une chose qu'il faut avoir faite pour la comprendre. C'est indescriptible. Courant le souffle court, butant dans celui qui est devant moi lorsque la colonne reflue devant une flamme qui jaillit brutalement au sol dans un coup de tonnerre, pour repartir plus vite dans un nuage de poudre, trébuchant dans les pierres, les trous et les choses molles que je n'ose regarder, ne voulant pas savoir ce que c'est.

Un homme nous croise en tenant son bras avec sa main valide et nous lance un bruyant « au revoir les gars ». Chacun l'envie à ce moment, tant nous sommes las, traqués comme des bêtes par des obus qui nous pourchassent. Et l'on ne sent plus son fardeau, les muscles tendus dans un effort continu, le guide qui n'est pas chargé galopant comme un zèbre et notre seul souci est de ne pas le perdre tant est grande notre crainte de s'égarer et d'errer dans cet enfer. Quelques-uns un pourtant à bout de force roulent exténués dans quelques trous d'obus et ne rejoindront qu'au matin.

Nous arrivons ainsi à la route de la Clyde juste à temps pour encaisser un véritable tir de barrage qui nous précipite pêle-mêle dans les trous d'obus, jambes mêlées, la tête



cachée dans les bras, haletants sous l'avalanche d'acier dont le tonnerre déchirant nous brise la poitrine et nous soufflette brutalement, pauvres loques craintives.

Puis le tir se calme un peu. Nous reconnaissons à leurs sifflements caractéristiques et à l'éclatement sec que nous connaissons bien que des obus à gaz succèdent aux percutants. Vite les masques et nous repartons sur la piste laissant derrière nous aux soins des brancardiers, toute une demi-section d'une compagnie voisine qui s'étant égarée, nous avait suivie et qu'un obus est venu surprendre dans l'entonnoir où elle s'était abritée, en tuant la moitié.

Déjà un peu myope, j'étais bien monté avec mon masque et désespérais de ne jamais arriver au but.

Heureusement, nous n'étions plus bien loin, et non sans quelques bûches, j'arrivai à suivre la colonne. Après avoir longé les pentes du Mont Scherpenberg dans ce qui fut un bois, nous parvenons à un chemin de terre et l'on nous fait arrêter ; « c'est là ».

Et pendant que notre lieutenant va reconnaître les lieux, nous tombons sur le dos, là où nous sommes, rompus, hébétés et l'on n'entend plus que les souffles haletants sous les masques.

Au bout d'un moment, nous les retirons et je m'aperçois qu'un de mes micas est crevé. Depuis quand ? Je n'en sais rien. Au cours d'une de mes nombreuses chutes sans doute.

Puis le lieutenant vient nous chercher et nous conduit à nos emplacements où nous relevons des hommes du 146<sup>ème</sup> d'infanterie qui répondent hâtivement à nos questions inquiètes sur le secteur.

Le chemin creux où nous sommes installés est à la crête d'une élévation de terrain en avant du Scherpenberg. Entre nous et le mont, un ravin jadis boisé, aujourd'hui littéralement haché par la mitraille.

Nous sommes répartis dans des trous individuels creusés dans le talus du chemin et l'on peut s'y tenir que recroquevillés. La toile de tente que je fixe au talus à l'aide de quelques cartouches m'abrite un peu de la pluie.

Les premières lignes sont à cent mètres en avant de nous, dans des trous d'obus hâtivement reliés entre-eux par des boyaux. Il y a paraît-il un espace de deux ou trois cents mètres inoccupé.

Et tandis que la section blottie dans les trous, sous les rafales d'obus, va pouvoir se reposer un peu de la course de tout à l'heure, mon lieutenant m'appelle et me charge d'aller, avec deux hommes, assurer la liaison à droite et à gauche du chemin creux et reconnaître l'emplacement des unités qui sont en avant.

Je choisis Blinville et Jacquot, un solide vosgien, tous expérimentés dans les promenades de nuit.

Fusils chargés, deux grenades dans les poches, nous partons entre deux rafales et filons le long du chemin pour commencer notre tournée vers la gauche.

Après quelques « plat-ventre » prudents, parmi les trous énormes des marmites et des bouts de réseau brun dans lesquels nous nous emmêlons copieusement les pieds en sacrant, nous parvenons à un élément de boyau, peu profond, au-dessus duquel est tendue une toile de tente... Des formes humaines allongées dans le fond semblent dormir, et l'absence de veilleur nous étonne bien un peu... Nous appelons et personne ne répondant, je descends dans le boyau et secoue le premier qui me tombe sous la main... Un corps inerte, une main glacée... Nous comprenons... Je sors en vitesse et nous continuons notre ronde, avec dans le dos un petit frisson qui n'a rien d'agréable.

Quelques mètres plus loin, un « halte-là » lancé à mi-voix nous arrête. Nous nous faisons reconnaître... C'est une section de mitrailleur du 156<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. Je leur raconte notre lugubre rencontre. Ils me disent que c'est toute une section du 146<sup>ème</sup>. Eux-mêmes devaient installer leurs pièces à cet emplacement et quand ils ont vu cela, ils ont préféré se mettre ici, derrière le taillis où nous les avons découverts. Ils me disent que le jour, le spectacle n'est pas beau à voir dans le bout du boyau... Notre curiosité n'ira pas jusqu'à nous y faire revenir pour nous rendre compte par nous même.

Ils nous donnent les quelques indications qui nous permettent d'aller en premières lignes.

Oblique à droite et, de trou d'obus en trou d'obus, nous arrêtant de temps à autre pour repérer notre chemin à la lueur des éclatements ou des fusées, nous tombons sur une tranchée étroite où sont entassés des hommes, vivants ceux là. C'est la compagnie de droite du 156<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie. Je trouve le capitaine dans un trou et à plat ventre, je lui indique approximativement sur un plan notre emplacement.

Et l'on repart, mais comme la tranchée est étroite, nous montons sur la berme et suivons la ligne, contournant ou enjambant des corps que les vivants ont rejeté dehors, et nous faisant copieusement agonir par ces derniers, sous prétexte que nous allons les faire repérer. Comme s'ils ne l'étaient pas déjà, les corps étendus le prouvent suffisamment.

Mais on ne va pas rester là. On se moque des qualificatifs énergiques qui nous sont chuchotés et nous arrivons au bout, non sans quelques émotions causées par des obus trop familiers.

Les renseignements qu'on nous donne sont vague, quelque part, par-là, un doigt pique dans la nuit, des trous sont occupés par les nôtres, c'est par-là qu'il faut aller. Sur notre chemin, nous allons trouver une petite bicoque appelée la ferme « Sans Nom ». On ignore si elle est occupée et dans l'affirmative, par qui...

En route... Nous voilà partis, le fusil à la main, et mon cœur bondit à nouveau sous l'attrait de l'aventure.

Avec des ruses et mille précautions de Peaux-Rouges, marchant dans la direction des lueurs qui flamboient vers Lochre et qui seront notre phare, nous parcourons une centaine de mètres en constatant que le terrain est jonché de cadavres, amis et ennemis, témoins muets de l'acharnement des derniers combats. Nous voici près de la fameuse ferme. Nous nous

arrêtons dix minutes, tendant l'oreille ; puis en rampant, nous arrivons doucement au mur en ruines. Ca commence à être palpitant. J'avoue qu'à ce moment, je voudrais être convaincu qu'il n'y a personne et qu'il est inutile d'aller plus loin. Et puis je surmonte cette défaillance passagère et je fais signe à mes deux poilus qu'il faut passer de l'autre côté du mur. Un signe approbateur et nous dressant lentement, nous nous hissons sur les ruines du mur. Une fusée qui part, loin sur la gauche, nous envoie une petite lueur timide, suffisante toutefois pour faire briller nos casques. Nous ne nous y attendions pas et restons immobiles nous demandant si quelques mausers ne sont pas braqués sur nous pour nous envoyer dans l'autre monde. Rien... Pas un bruit. Et nous retombons dans le noir, rassurés. Le tour de la cour est vite fait. L'inspection de l'unique pièce de la maison aux murs éventrés et au toit croulant nous confirme que nous sommes pour l'instant les seuls occupants de la ferme « Sans Nom »... Ne nous attardons pas, car une patrouille allemande peut très bien roder par ici, et nous ne tenons pas tant que cela à être surpris.

Nous repartons par le même chemin et continuons notre route avec hésitation car nous sommes quelque peu désorientés.

La prudence nous fera nous arrêter tous les vingt mètres pour attendre les fusées amies et ennemies, qui nous indiqueront, suivant les courbes dans laquelle elles tombent en s'éteignant, que nous sommes sur la bonne voie.

Nous avons hâte de rentrer car la nuit est inquiétante. Là-bas, Loivre rougeoie dans la nuit et nous entendons l'abolement des grenades parmi la voie coléreuse et saccadée des mitrailleuses. D'autres mitrailleuses tapotent ça et là, crachent quelques balles qui tendent des sifflements aigus au-dessus de nos têtes et vont se perdre je ne sais où.

Nous tombons enfin avec soulagement sur la 1<sup>ère</sup> Compagnie de chez nous et trouvons le capitaine Ville, très élégant avec ses belles bottes montantes, en cuir jaune, se promenant sur le parapet. Notre mission remplie, nous prenons le chemin du retour.

Nous nous perdons encore dans ces terrains bouleversés et toujours menacés par les miaulements inquiétants des éclats ou des balles. Nous nous arrêtons deux fois dans les plis de terrain avec l'idée de rester là et d'attendre le jour. Puis réflexion faite, nous repartons et la troisième fois est la bonne. Nous étions d'ailleurs tout près du but sans le savoir.

Compte rendu au capitaine, et nous réintégrons nos trous pour chercher un repos bien gagné. Nous apprenons que le capitaine Ville qui se baladait tout à l'heure sur le parapet vient d'avoir le visage emporté par un éclat d'obus, pas très longtemps après notre départ probablement.

Trois heures de promenade après notre relève plutôt mouvementée, ce n'est pas mal ma foi, je dors jusqu'au jour.

Au jour, nous voyons mieux le paysage désolé et nous cherchons des yeux, par dessus le talus du chemin, le fameux Mont Kemmel.

Il est là, à moins d'un kilomètre, son sommet et ses pentes dénudés. Un observatoire allemand est installé en haut et nos 150 et nos gros calibres font jaillir des geysers formidables.

Mais la majeure partie de cette journée, ainsi que d'ailleurs celles qui vont suivre, nous voit dans nos trous, blottis sous l'avalanche d'acier qui atteint par moment l'intensité des tirs de barrage et nous écoutons dans le sol les raclements sourds des départs.

Les obus qui rasant le talus et vont éclater dans le ravin m'inquiètent fort. Un tronc d'arbre mutilé se dresse, juste devant mon trou de l'autre côté du chemin et j'attends l'obus qui fatalement, me semble, arrivera dedans. Ma crainte ne sera pas vaine car quelques jours après, comme je jette un coup d'œil au dehors pour voir s'il y a du dégât, un éclair fulgure devant mon nez et je me retrouve dans le fond de mon trou en même temps qu'une large portion de talus sapée par un éclat. Ma toile de tente rabattue me plonge dans l'obscurité. Tout cela en l'espace d'une seconde... Je suis dans le noir... Je me vois enseveli... Je me dresse en me débattant dans ma toile de tente, sors dehors et me retrouve, je ne sais comment, avec mon camarade Blinville dans le trou à côté du mien. J'irai l'y rejoindre désormais, chaque fois que ça ira mal pour nos peaux, c'est à dire plusieurs fois par jour.

Au cours d'un de ces bombardements dont la fureur pour les anciens rappelaient les mauvais jours de Verdun, l'ordonnance du lieutenant est écrasée dans son trou. Ce trou m'avait fait au début envie, creusé sous le chemin, on pouvait y tenir allongé, gros avantage. Inutile de dire que je ne le regrettais pas.

On mange très mal, le ravitaillement étant rendu très difficile et périlleux. Les roulantes viennent le plus près possible et les hommes de soupe arrivent avec leur chargement vers trois heures du matin. Lard d'Amérique ou viande grasse, qui nous parviennent froids dans des marmites pas lavées qui sentent la pourriture.

Nous faisons honneur tout de suite aux sardines ou au fromage du casse-croûte, au jus encore tiède, à la gniole et au pinard et c'est tout pour la journée en dehors du croûton de pain que nous grignotons de temps en temps.

J'ai la dysenterie qui me fait beaucoup souffrir durant plusieurs jours, allant jusqu'au sang et le mal me prenant au ventre plusieurs fois par jour. J'eus des heures de désespérance sous le pilonnage incessant qui, des hommes, fait de pauvres loques que nous sommes, attendant le coup qui va les frapper dans la tombe toute prête.

En trois jours de cette existence, nous n'avons qu'un tué et quatre ou cinq blessés dont le sergent Mathieu qui y laissera probablement un bras.

La section voisine est plus éprouvée que nous.

Installée dans une tranchée à la suite de notre chemin creux, un obus est arrivé en plein fouet sur le parados, a tué trois hommes et blessé cinq autres. Le sergent Gautherot a fui, fou, abandonnant son poste. Il ira ainsi jusqu'au train de combat et, l'esprit lui revenant, reviendra sur le matin avec les roulantes.

On nous avait dit que dans un trou où un homme avait eu le crâne fracassé par un éclat, on pouvait voir des débris de cervelles. Je ne sais quelle curiosité malade nous pris mais nous allâmes voir, une flaque noirâtre et ces miettes blanches striées de sang collées à la paroi. A quelques pas, sous des couvertures, on devinait les corps inertes.

Le cinq, nous faisons un coup de main sur le « Cabaret Rouge » après une violente rafale de 75. Nous sortons deux sections vers une heure du matin et arrivons sans encombre aux lignes allemandes. Les boches ont-ils éventés la manœuvre ? Toujours est-il que les trous d'obus et les bouts de boyaux sont abandonnés. Mais soudain, devant nous, ils dressent un véritable barrage de pétards et de grenades à main. Les fusées qui valsent dans la nuit rouge nous les font entrevoir, le corps à moitié dehors, lançant la grenade et disparaissant aussitôt. Nous lançons nous aussi quelques grenades qui n'arrivent certainement pas plus que les leurs à leur but. Du cabaret, des « Maxim »<sup>15</sup> commencent à cracher leurs bandes. Heureusement que, du fait de la nuit, le tir n'est pas bien ajusté, car nous aurions certainement trinqué.

Inutile d'insister. Le capitaine Firmin qui dirige l'opération nous donne l'ordre de revenir à notre point de départ ce que nous faisons rapidement car le début d'un barrage allemand s'annonce. On laisse un type en route et un autre revient avec une balle dans le mollet. C'est raté pour aujourd'hui.

Le lendemain soir, la première Compagnie remet cela, sans plus de succès. Le « Cabaret Rouge » est inabordable.

Nos trous exigus sont de moins en moins confortable. Il a plu et la toile de tente ne nous abrite plus guère. L'eau filtre également le long des parois nous obligeant à vider de temps en temps avec une boîte de singe le fond de notre baignoire et, contraint d'être adossés tout le temps au mur de terre, le froid et l'humidité nous pénètre désagréablement.

Le 7 mai fut notre dernier jour au chemin creux. J'y perdis un homme de mon escouade, Hamel, brave type un peu simple, bon pour toutes les besognes désagréables et silencieux. Frappé par un éclat d'obus au ventre, il resta dans son trou sans prévenir personne. Une heure après, quelqu'un s'en aperçut. Il était trop tard et le malheureux agonisait doucement.

Relevés le soir par une autre section, nous allons nous installer à 500 mètres en arrière... Sauf mon escouade que mon lieutenant désigne pour constituer une chaîne de coureurs entre le poste de commandement et le P.C.<sup>16</sup> du colonel.

Du Scherpenberg où est le commandant, à la ferme où se tient le colonel, il y a peut-être huit cent mètres de piste à parcourir. On me donne deux hommes pour constituer quatre groupes de deux car il nous est interdit de nous déplacer isolément.

Je laisse deux hommes au Scherpenberg, en établis deux à 350 mètres de là, dans un petit tas de mines appelé « Zon Cabaret ». Je m'installe avec Blinville à la route de la Clyde dans une maison qui garde encore quelques murs et un semblant de plafond et j'envoie mes deux hommes en supplément au P.C. du colonel.

C'est un drôle de travail que celui de coureur. De poste en poste, le pli est transmis à n'importe quel moment car naturellement, il doit parvenir le plus rapidement possible à destination.

---

<sup>15</sup>

<sup>16</sup> Voir notes en fin de document (note P.C.).

Poste de Commandement (note P.C.).

Nos allées et venues attirent sans doute l'attention des observateurs allemands car bientôt, quelques obus arrivent à intervalle régulier si bien que nous nous sentons de moins en moins en sécurité.

Et ça ne traîne pas. Comme nous partons Blinville et moi pour le P.C. du colonel, après avoir parcouru une dizaine de pas dehors, un souffle rapide nous jette à plat ventre... Explosion... Arrosage des alentours de débris de toutes sortes... Un coup d'œil suffit pour nous faire entrevoir que la hauteur des murs de notre poste est encore diminuée et que le plafond a rejoint le parquet du rez-de-chaussée.

En revenant de notre course, nous récupérons hâtivement tant bien que mal notre matériel et nous nous mettons en quête d'un nouveau domicile moins exposé. Nous trouvons à quelques pas de là un petit abris assez solide fait de sacs à terre et de traverses. Vestiges d'un ancien camp de cavalerie anglaise, les baraquements nous fournissent du matériel pour renforcer la solidité de notre abris. Nous ajoutons des traverses de Decauville<sup>17</sup>, abandonnées au bord de la route. Et nous voici maintenant plus rassurés.

De l'autre côté de la route se trouve une maison au toit crevé. Nous allons la visiter, curieux comme tous les soldats. Un triste spectacle s'offre à nos yeux. Un homme et une femme massacrés par l'obus qui a percé le toit gisent au milieu d'un indescriptible désordre, surpris dans leur sommeil, ils n'ont sans doute pas eu le temps de fuir, l'homme une plaque noirâtre sur la poitrine défoncée, la femme une jambe arrachée et dans un coin, un enfant littéralement scié en deux. Il y a déjà peut-être quelques jours qu'ils sont ainsi et l'odeur qui se dégage de ces corps en décomposition nous fait abrégier notre visite.

La nuit, nous écoutons inquiets les obus arriver sans arrêt dans le coin, en frissonnant quand le sifflement est court et menaçant. Les explosions sont suivies par la musique des éclats qui criblent les tôles des baraquements.

Une vague impression que ça finira mal me trotte dans la tête et j'aurai bien voulu être ailleurs. Blinville n'est pas plus rassuré que moi et nous nous promettons de chercher autre chose au jour.

Enfin, la nuit passe, coupée de cavalcades avec des plis, puis, la matinée occupée aux mêmes galopades d'un poste à l'autre, semées d'innombrables plats-ventres et d'émotions violentes sans cesse renouvelées.

Comme nous nous reposons l'après midi, entre deux courses et tandis que les boches exagèrent un peu à taper dans les tôles autour de nous, nous discutons tous les deux en supputant la force de résistance de notre « home »... Quel calibre pourrait bien éclater sans risquer de nous écrabouiller... Tout compte fait et tout en essayant de nous rassurer mutuellement, nous convenons intérieurement qu'il résisterait tout juste à un 77. Et comme il tombe surtout des 105 et des 130 autrichiens qui viennent vite et des 210, un vague sentiment de vide intérieur, de crainte, me prend au ventre.

Oh ! nous ne discutons pas longtemps.

---

<sup>17</sup>

Decauville : petit train à voie étroite (60cm) facile à installer et utilisé pour le transport l'approvisionnement dans les camps retranchés.

Une explosion formidable qui suit le sifflement à peine entendu, nous fait rentrer la tête dans la poitrine, ramener les jambes sous le ventre pour se faire plus petit et dans un éclair, j'ai la vision de la couverture tendue devant l'entrée par où nous entrons à quatre pattes, voltigeant, arrachée, à l'intérieur, un carré de jour, l'avant de l'abris qui s'effondre bouchant notre porte de sortie.

Cette brutale émotion passée, la décision immédiate qui s'impose à notre esprit et pour laquelle nous n'avons pas besoin de nous consulter, c'est qu'il faut sortir de cette fâcheuse situation. Eventrant rapidement des sacs à terre qui constituent les parois de l'abris où nous sommes murés, nous nous mettons un devoir d'en extraire le contenu avec nos mains et nos quarts, rejetant la terre à l'intérieur. Nous travaillons hâtivement, sur les genoux, et au bout de vingt minutes d'efforts, nous sommes couverts de sueur, dans notre trou, empesté de l'odeur de la poudre et où la chaleur se fait suffocante, nous veillons à mesure que nous déblayons à ne pas faire s'effondrer notre abris chancelant. Enfin, un trou suffisant pour passer est pratiqué, les armes et les bidons sont sortis et nous suivons par le même chemin, abandonnant capotes et musettes ensevelies sous la terre du déblai.

Dehors, ça barde toujours et, réfugiés dans un vaste trou d'obus, nous nous demandons où nous allons bien pouvoir transporter nos pénates.

Après avoir changé plusieurs fois d'entonnoir, nous décidons lassés de nous installer tout simplement dans le fossé de la route et adienne que pourra.

Le fossé n'est guère profond et nous sommes condamnés à passer nos moments de loisir dans la position couchés sous deux portes empruntées aux ruines des maisons et qui nous servent de toit. Quelques sacs à terre disposés à chaque extrémité en guise de pare-éclats et nous passons là les deux jours qui nous restent à tirer, pas plus mal qu'ailleurs et résignés à tout.

Nous envions bien, quand nos courses nous y mènent, les rondins et le plafond renforcé du P.C. du colonel et chaque fois, nous traînons avant de repartir une dizaine de minutes, devant un quart de gniole qui nous est servi à chaque visite et, regardant s'écraser à deux cent mètres du P.C. les 210 qui cherchent les batteries installées derrière un rideau d'arbres au bord de la route.

La relève vient pourtant après ces journées que nous pensions ne voir jamais se terminer. La Compagnie est ramenée à l'arrière aux emplacements que nous occupions avant de monter en ligne.

Nous allons passer là 5 jours, sous le fracas des batteries, essayant de dormir, c'est notre seule occupation, et n'y réussissant guère...

Puis les « tuyaux des cuisines » viennent nous trouver. On parle d'une offensive... Et le 19 mai, nous sommes avisés que la section à laquelle j'appartiens remonte là-haut avec le 121<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs, comme section de liaison.

La journée se passe morne. Les visages sont graves et inquiets. Nous faisons des parties de cartes interminables pour essayer de ne pas penser à l'avenir...

L'avenir, avons-nous le droit d'y songer... L'avenir pour nous, mais c'est notre Passé et notre Présent tout ensemble, la guerre qui nous dévorera tous. Moi qui ne suis que depuis un an, je cherche autour de moi, parmi les faces amaigries, ceux qui ont vu le début. Combien en reste-t-il ? Éliminés petit à petit, leurs pauvres restes, sanglants et mutilés, jalonnent de la mer aux Vosges, le vaste champ de bataille. Des jeunes, comme moi, sont venus un jour reprendre le fusil à leurs mains crispées... Plus tard... D'autres viendront sans doute pour nous... Pour la dernière relève... La notre...

.....

Deux heures du matin... En route...

Moins chargés que pour la relève du 1<sup>er</sup> mai, celle-ci n'en sera pas moins dure et elle nous coûtera plus de monde.

Suivant la route qui mène à Locre, nous devons passer au travers de tirs d'artillerie intenses. Des formes allongées le long de la route, dans les postures les plus imprévues, disent aux vivants de hâter le pas. Nous dépassons un moment un convoi de petits mulets aux sabots fins, arrêtés au milieu du chemin. Ces bêtes sont utilisées pour porter les vivres et les munitions aux premières lignes. Leur conducteur tué par un obus, gît sur la piste, entouré de quelques mulets éventrés. Plus personne pour les conduire, et celles de ces pauvres bêtes qui ont été épargnées restent là, immobiles sur leurs pattes raidies, le cou tendu vers le sol et leurs silhouettes résignées au milieu de la menace permanente me fait mal. Puis je n'y pense plus, ayant fort à faire à m'occuper de moi.

A un carrefour de routes, au lieu dit « Hyde Park », débris d'un camp anglais, nous nous faisons sonner de sérieuse façon par un tir de barrage. Et j'ai encore très nette la vision des baraques flambant sur notre droite pendant que des globes de feu jaillissent du sol autour de nous, semant dans un fracas effroyable des nappes d'éclats qui ronflent ou sifflent de façon inquiétante.

Blotti contre le petit talus de la route, la tête cachée dans les jambes d'un camarade, le cœur bondissant, j'attends la fin, et jamais, je ne me suis senti en si mauvais position qu'à ce moment. Vraiment, j'ai l'impression de ma dernière relève, et ma tête est folle.

Vision d'enfer... Ces flammes qui jaillissent brutales, ces débris, ces mottes de terre qui retombent sur nous en pluie incessante, toute cette ferraille qui siffle, qui hurle dans la nuit incendiée... Un homme qui crie en avant... Un autre tout près qui a fait « han » et n'a plus bougé... Cet autre qui court, qui fuit vers l'arrière, le bras arraché... Insoucieux du danger... Et qui tombera sans doute plus loin, achevé, comme à l'abattoir.

J'ai senti à l'épaule un coup de fouet qui m'engourdit... Première idée, « je suis blessé »... Le camarade qui est derrière moi passe sa main pour voir. Ma courroie de bidon à moitié coupée, un bout de vareuse arraché, c'est tout... Rien de chaud et d'humide. Il me dit « c'est pas verni ». Et c'est bien ce que je pense à ce moment.

Nous nous impatientons de rester là, car nous pensons que nous serions mieux ailleurs, n'importe où, pourvu que ça ne soit plus là et notre révolte sous la menace de la mort s'extériorise en énergiques jurons. L'unanimité est vite faite en pareil cas, si bien que les



hommes de tête profitant de quelques secondes d'accalmie démarrent au galop et nous suivons sans nous faire prier.

Un coup d'œil de bête traquée, jeté en courant, me fait entrevoir quelques formes sombres qui restent le long du talus où ont été rejetées au milieu du chemin, morts ou blessés, car vivants, ils nous suivraient.

Sans nous arrêter, nous filon. Ceux qui arriveront sauront leurs noms, tout à l'heure...

Nous quittons la route de Loches entre le Mont Noir et le Cherpenberg, pour prendre une piste en plein champ. Au bout de la plaine, dans la nuit, dansent des lueurs fugitives.

Et nous arrivons épuisés au terme de notre course folle. Un bout de boyau où nous piquons une tête et où nous restons allongés jusqu'au jour ne pensant plus à rien qu'à se reposer et attendre.

Le jour se lève et annonce une belle journée de mai. La lueur timide précise de minute en minute les formes indécises qu'elle semble tirer de la nuit.

Puis le boyau s'anime et prend vie. Les corps se dressent, on se cherche, on se retrouve avec joie et l'on compte ceux qui manquent. Mon escouade est complète mais il manque quatre hommes à la section, abandonnés le long du chemin à « Hyde Park ».

Les précisions nous sont données pour l'attaque. Nous sortirons à six heures, après un tir d'artillerie de dix minutes. Notre section, actuellement en retrait, doit se glisser sur la gauche et assurer la liaison entre le 121<sup>ème</sup> B.C.P. et le 359<sup>ème</sup> régiment d'infanterie.

Nous n'avons plus qu'à attendre l'heure et à nous y préparer.

L'artillerie s'est un peu calmée et pour ne penser à rien d'autre qu'à cela, nous aménageons les trous où nous mettrons les pieds pour mieux nous hisser tout à l'heure quand le moment sera venu.

Je fais les miens avec un soin jaloux. Meticuleusement, j'enfonce dans le parapet une baïonnette à laquelle je me cramponnerai. Ainsi, je surgirai facilement et n'aurai plus qu'à foncer de l'avant.

Mais tout cela ne prend pas deux heures qui semblent deux siècles. On voudrait déjà y être afin que cela soit fini et l'on voudrait également avoir encore de longues heures devant soi, car la tête travaille plus qu'on ne le voudrait et la pensée vagabonde.

Les heures passées nous assiègent en foule. Elles viennent toutes sans rien de précis et nous laissent malgré tout l'impression, qu'autrefois, dans le temps, les choses firent que l'on fut heureux, ces choses qui sont encore en nous, nous bercent une dernière fois et nous font penser que nous pourrions l'être encore mais qui n'ont pas, ainsi que nous entre eux et leur bonheur, ce mur terrible, la guerre... et cette heure fatale qui va sonner tout à l'heure.

Ceux qui me sont chers, j'y songe... Ils vont s'éveiller bientôt, à six heures peut-être... Ah ! S'ils savaient comme j'attends cet instant et pourquoi je l'attends, avec cette fièvre qui me fait les mains moites. Ma mère peut-être ne dort pas... Alors sa pensée vient vers son fils et je veux qu'elle soit aussi forte que moi.

Je m'exerce à poser mes pieds dans les encoches. Je tire sur la baïonnette fichée dans le parapet. Ca tient bien et je suis fier de mon installation.

5 heures ½... encore une demi-heure.

Pour la nième fois, nous nous faisons mutuellement nos recommandations...

6 heures moins le quart... Dans cinq minutes, le tir vas se déclencher et dis minutes plus tard, nous serons dehors.

Machinalement, je ramène musette et bidon devant moi car ma grande crainte est d'être touché au ventre, puis je goutte intensément le calme qui règne en ce moment. Il me semble que tout se recueille... Comme nous.

Soudain, brutalement, on a envie de dire déjà, la furie se déchaîne.

Et dans le clair matin qui rit... Ailleurs... Nous avons l'impression que des milliers de cordes musicales se tendent au-dessus de nos têtes et vibrent sous l'action de mille doigts agiles.

Impression passagère, car notre attention est vite portée sur ce qui se passe en avant de nous. Alors, nous voyons la position allemande disparaître dans un nuage de fumée zébrée de flammes tandis qu'un tonnerre nous soulève.

Notre artillerie tire également à fusants, mais trop court et les shrapnells qui frappent nos parapets, risquent de faire autant de dégâts chez nous qu'en face. Alors, les fusées pour l'allongement du tir valsent parmi la fumée.

Le tir s'allonge enfin et nous respirons.

Qu'est-ce qu'ils prennent... Et en voyant voltiger la terre et les débris, je me sens un peu rassuré... Et je les vois tous, les boches d'en face, tués, blessés, fous et les vivants qui auront gardé quelques réflexes vont fuir quand ils vont nous voir surgir.

Pourtant, aux dernières minutes, comme les pieds sont déjà dans les trous pratiqués à la paroi du boyau, quelques obus de 80 arrivent en trombe annonçant le réveil de l'artillerie allemande et des mitrailleuses ennemies commencent à tirer, affolées, dévident leurs longues bandes. Des gerbes de balles arrachant de la terre à un de nos parapets ricochent en bourdonnant.

Cela rabat mon enthousiasme de quelques degrés et me donne des petits frémissements dans le ventre.

Mais je n'ai pas le temps de m'y attarder, nous avons l'impression que notre tir s'allonge.

Le « En avant » vibrant du lieutenant fait monter la ligne d'hommes casqués comme un flot à l'assaut des rochers.

La main crispée à la baïonnette, d'un brusque sursaut, comme les autres, je suis dehors et j'ai dans un éclair la vision qui m'emplit le regard, de tous ces hommes « bleu horizon » surgis des trous d'obus qui foncent à la course sur le rideau de fumée en avant de nous.

Il en est qui crient... Je ne dis rien et les dents serrées, je ne vois qu'une chose : le trou dans la ligne d'attaque qui est la place de la section et que nous nous efforçons d'atteindre.

Je vois nettement devant moi un soldat qui court... Puis un petit nuage de poussière rouge s'élève de sa poitrine, un autre du dos et il tombe. En passant, je vois une tache rouge sur la capote...

Puis l'assurance revient, puisque je suis encore là debout et courant. Des boches déséquipés, les bras en l'air, sortent et viennent au devant de nous avec des airs de suppliants. On ne s'en occupe pas, les laissant pour les sections qui viennent derrière. Juste un geste de menace pour les inciter à courir plus vite.

Nous franchissons d'un bond la ligne allemande, et les corps étendus dans le fond sont une preuve éloquente de l'efficacité de nos obus. Nous dépassons un ancien camp anglais. Blinville et moi avons vu des boches se réfugier dans un baraquement. Nous y courrons, les mettons en joue et ils sortent plus morts que vifs. Quelques coups de pieds les expédient en vitesse vers l'arrière.

Mais nous commençons à nous faire sonner. Quelques obus arrivent au hasard et une mitrailleuse qui tire sur notre gauche nous oblige à nous arrêter à un petit chemin creux qu'elle prend d'enfilade.

Nous allons vers elle pour la faire taire et s'en emparer...

Je fais quelques pas et une vive douleur me fait lâcher mon fusil. Ma main s'engourdit et je constate que je suis possesseur d'une plaie, profonde au côté de la main, causé par un petit éclat d'obus. Mes doigts me refusent tout service et je n'ai plus qu'à battre en retraite.

J'erre quelque peu à la recherche d'un poste de secours que je découvre enfin dans un bout de boyau, sur les bords duquel sont étendus des morts allemands, anciens et nouveaux.

Mon exaltation du début est maintenant tombée, et je me sens accablé de fatigue.

Je me laisse tomber sue le bord du trou en tendant ma main à un infirmier, mais j'ai posé ma main gauche sur une bouche grimaçante et le contact des lèvres gonflées ainsi que le froid des dents me cause une répulsion qui me fait réagir. J'ai regardé ce mort curieusement. Il est tout vert et énorme avec la couverture qui le couvre à moitié. On ne voit pas la blessure par où la vie s'en est allée, et il semble ricaner, ses yeux sombres et vides vers le ciel.

Sitôt mon pansement terminé, je file, fuyant cette vague odeur fade qui flotte dans l'air.

Au P.C. du commandant où je passe hâtivement, on me confie un troupeau de prisonniers que j'emmène, revolver dans la main gauche, au P.C. du colonel.

Nul besoin de les stimuler – quelques uns de leurs obus qui tombent ça et là leur donnent des ailes et l'un deux qui porte sur son dos un de ses camarades blessé à la cuisse, et qui hurle de douleur a peine à suivre le train.

Nous voici au P.C. du colonel. Je laisse mes prisonniers, on me félicite, je ne sais pourquoi, peut-être pour avoir couru aussi vite qu'eux et je pénètre à côté au poste de secours où, major et infirmiers, ont l'air d'avoir de l'ouvrage. Ils s'occupent d'abord, ce qui est naturel, des plus gravement atteints pendant que les blessés « assis » comme moi attendent dans un coin.

L'odeur de pharmacie, le sang, les cris, les plaintes monotones, les coups sourds qui ébranlent l'abri... J'ai hâte d'être ailleurs et je pense qu'il serait malheureux d'être écrabouillé là dedans alors que je suis sur la route de « l'hosto » de la « convalo » et d'un tas d'autres bonnes choses.

Mon tour vient, on fouille dans la plaie, on retire avec un peu de viande hachée un petit éclat d'obus qui a pénétré de 4 centimètres dans le côté de la main, repansement, on m'accroche sur la poitrine un petit carton et je file en compagnie de quelques autres jusqu'à la route de Poperinghe où nous attendent des ambulances américaines.

En route... Enfin, l'on respire.

Et nous arrivons à l'hôpital d'évacuation, constitué par d'immenses tentes où nous sommes parqués suivant l'importance des blessures. Nous restons là des heures à attendre, errant à droite et à gauche, cherchant des visages connus. Je retrouve deux camarades de ma section. L'un a pris une balle dans le bras dès le début, en sortant. Nous ne nous en étions pas aperçus. Il est vrai que les images se succèdent avec une telle rapidité qu'elles ne nous laissent qu'une impression générale, les détails ne retenant pas notre attention. L'autre, un nommé Bergeron, est parti après moi, commotionné par l'éclatement d'un obus. Il est plié en deux à angle droit et j'ai la vague impression qu'il exagère un peu... Je ne l'en blâme nullement, n'ayant pas actuellement le goût de la critique.

Je trouve également un grand sous-lieutenant du 121 B.C.P. qui se traîne avec une balle de mitrailleuse dans le mollet.

Douze ans plus tard, mon frère, au cours d'une période dans les chars d'assaut, se rencontrera avec cet officier qui se souviendra de moi.

Enfin, après diverses formalités on nous réembarque dans des autos qui nous emmènent à Zuydecoote au bord de la mer du Nord, au dessus de Dunkerque.

Je reste là quatre jours, goûtant avec un plaisir sans nom la volupté d'un lit avec draps blancs, que depuis longtemps, je n'avais pas connue.

De mon lit, en me dressant, je vois pour la première fois la mer.

Nos nuits pourtant ne sont pas tranquilles.

Des avions allemands survolent la région, lâchent leurs bombes au hasard. L'une d'elle tombe même un jour sur un petit bâtiment qui sert de cuisine à l'hôpital, blessant une infirmière.

Un train sanitaire est en préparation et il doit nous mener à l'intérieur.

Nous le prenons un matin, « blessés assis » et blessés couchés et sommes installés dans des compartiments aménagés pour ce genre de transport.

La destinations de mon wagon est Brest, Hôpital maritime. Le voyage n'est pas gai. Nous avons pour compagnon de route un malheureux atteint par le gaz « Ypérite ». C'est affreux. Son corps martyrisé n'est qu'une brûlure et les râles du pauvre type emplissent nos oreilles.

Le train va lentement et s'arrête souvent dans les gares. C'est alors pour nous l'occasion d'amples récoltes de tabac, cigarettes, friandises de toutes sortes qui nous rendent le voyage supportable.

Ce voyage dure quatre jours.

Brest nous voit débarquer, et l'hôpital maritime nous reçoit.

De suite, on s'occupe de nous et ma blessure fait faire la grimace au major. J'ajouterai que ma grimace précède la sienne lorsque l'on me retire mon pansement vieux de quatre jours.

La plaie s'est envenimée et quelques temps, l'infirmier que j'interroge me dit qu'il faudra couper la main. Ca ne me sourit pas du tout en songeant que mon infirmier exagère.

Enfin, bien soigné, cela finit par prendre meilleure tournure. Tout danger est écarté et je n'ai plus qu'à me laisser vivre.

J'obtiens l'autorisation de sortir en ville et j'en use pour visiter le port et tous les coins où l'on peut manger des crêpes et boire du cidre. Le temps est beau et je passe mes après midi sur le cours, à l'ombre des grands arbres, endroit très fréquenté par les petites bonnes, prodigues en sourires.

J'appris entre-temps l'engagement de mon bataillon, le 10 juin, à Mery-Courcelles, attaque sanglante qui lui coûte plus de la moitié de son effectif. Mon lieutenant tué d'une balle, mon camarade Blinville la cuisse brisée par une balle, un autre de mon escouade tué, Gausserand, également de mon escouade évacué avec un éclat de grenade dans l'épaule. Bref, ils avaient trinqué ferme.

J'eus le cafard quelques temps. Ma pensée allait vers mes camarades, vers ceux que je reverrai peut-être demain et vers ceux partis pour la dernière relève.

Je me dis que j'avais eu la « fine » blessure et puis je me reprochai cette pensée que je trouvais égoïste.

Au fond, j'aurai préféré être parmi eux pour partager leur misère. C'est bête peut-être, ou cela vient simplement de cette camaraderie, que celui qui n'a pas vécu ces heures là ne peut pas comprendre.

Les jours passent, et le 20 juillet, je pars en permission de convalescence. Ma plaie est complètement cicatrisée mais je porte encore le bras en écharpe.

J'arrive dans ma famille où je suis reçu avec la joie que l'on devine, après toutes les angoisses par lesquels ils sont passés depuis le mois d'avril où je n'avais pu envoyer que de rares nouvelles.

Dix jours dorloté que je goûte pleinement... Puis au terme de ma convalescence, je reprends la musette et après mille recommandations de ma mère, toujours les mêmes, je parts rejoindre le dépôt divisionnaire à Vitrinon près de Lunéville.

J'y reste un mois et demi à ne rien faire que ripailles interminables. Le soir, à 3 ou 4, nous faisons concert au bistro ou l'on se réunit et les quêtes parmi les soldats en joie nous permettent de mener joyeuse vie, oubliant le passé, jouissant du présent et repoussant l'examen interrogatif de l'avenir.

Nous partons quelques fois, une demi-douzaine, pêcher à la grenade. Ce sont les seules fois où la pêche m'a intéressé, et nous ramenons du poisson pour toute la compagnie.

Vers le milieu de septembre, un renfort part pour le bataillon qui est aux lignes à la forêt de Parroy. J'en suis.

Ces secteurs de Lorraine ne sont pas agités comme ailleurs. C'est là que les troupes fatiguées, après les durs combats, viennent se refaire, se reposer, tout en tenant le front du secteur.

La compagnie occupe Hénamenil, village totalement abandonné. Quelques maisons ont seules souffert des bombardements de 1914. L'herbe envahit les rues, les places, les cours. Le village est entouré d'impressionnants réseaux de fil de fer barbelé et les rues sont barrées par des défenses accessoires.

Nous trouvons le capitaine Firmin dans un rez-de-chaussée où en compagnie d'autres officiers, d'agents de liaison et de scribouillards, il est occupé à sabler le champagne. Nous sommes invités à sortir nos quarts, ce que nous faisons sans nous faire prier après avoir serré les mains qui se tendent.

Nous retrouvons des camarades. J'apprends que ma section avait été honorée au Kimmel d'une citation à l'ordre de l'armée, si bien qu'elle a droit au port du fanion avec une fourragère. J'en suis fier et je demande à retourner à la même section ce qui m'est accordé par le capitaine, heureux de retrouver des anciens du Kimmel.

La section est en ligne en avant du village à gauche de la forêt du Parroy. Tranquillement, sans plats-ventre ni course échevelée, je la rejoins.

On me rend mon escouade où je ne retrouve que deux anciens.

Réception... On se décroche les épaules avec énergie... Rappel de souvenirs communs... Tuyaux tout de suite.

Secteur calme – pépère comme tout – peu d’obus, quand il y en a, ils viennent séparément, au petit bonheur.

Les tranchées sont vastes, garnies de claies qui retiennent la terre et le sol est couvert de caillebotis qui nous empêchent de patauger dans la boue.

Les abris sont presque luxueux, bien étayés et propres.

Et les jours passent calmes et sereins à lire, à flâner dans la tranchée ou le plus souvent dehors car les lignes allemandes sont paraît-il à 700 ou 800 mètres d’ici.

En quête de gibier, nous organisons des battues, tendons des collets dans nos réseaux et deux chats qui rôdent dans le coin finissent par nous fournir d’excellents civets.

Pour nous maintenir en bonne condition et nous faire souvenir que c’est encore la guerre, on nous prescrit des patrouilles.

Ah ! Ces patrouilles... Et le goût de l’aventure me reprend et me grise.

Nous partons une fois une section, tranquillement, l’arme à la bretelle. La nuit est calme et majestueuse et les 500 premiers mètres sont une promenade dans les hautes herbes. Puis avec plus de précautions, nous abordons un premier réseau allemand que je me mets aussitôt à cisailer avec mon escouade pendant que le restant de la section aux aguets surveille la nuit, en avant, vers l’ennemi, prêt à intervenir. Nous passons par la brèche ainsi pratiquée et vingt ou trente mètres plus loin, nous tombons sur un deuxième réseau que nous cisailons d’un même cœur. Nous passons encore de l’autre côté et le cœur bat plus fort à mesure que nous avançons.

Nous arrivons bien quelque part pourtant...

En effet, nous arrivons encore une fois, le nez sur un réseau qui subit le même sort que les autres et de l’autre côté, sans plus de précaution, nous sautons dans une tranchée comme la notre, bien faite... Un abri, on appelle... Rien... On fouille... Personne nulle part. La tranchée s’étend sur une trentaine de mètres... Et nous y SOMMES SEULS... Bien seuls...

Aller plus loin serait peut-être risqué. Nous n’en avons d’ailleurs pas l’ordre... Et nous revenons chez nous par le même chemin, comme des écoliers contents d’une bonne escapade.

Les boches, de leur côté, en font autant puisque nous avons trouvé un de nos réseaux, proprement cisailé.

Le risque, ce serait qu’on tombe nez à nez avec une patrouille allemande, comme nous, en ballade, où qu’on arrive à un emplacement occupé.

Nous partons un soir, deux sections, pour tendre une embuscade, dans l'espoir de surprendre une patrouille ennemie.

Allongés dans les hautes herbes, à 300 ou 400 mètres en avant de nos réseaux, nous guettons, l'oreille tendue, pendant deux heures au bout desquelles plus d'un parmi nous commence à s'endormir. Soudain, nous entendons, loin en avant, dans la nuit, le bruit d'une troupe semblant prendre autant de précaution que nous lorsque nous partons en patrouille.

Alerte ! Nous réveillons nos dormeurs. Puis le bruit qui s'est rapproché un moment semble glisser vers la gauche et décroître. Le lieutenant nous fait déplacer une cinquantaine de mètres, comme des Sioux sur le sentier de la guerre. Puis nous nous aplatissons à nouveau pour écouter... Plus rien... Poursuivre en avant, c'est peut-être pour nous tomber sur un « bec de gaz »... Ou ils sont partis et c'est inutile, ou bien ils sont eux-mêmes en embuscade et c'est également inutile, car les rôles sont alors renversés. Démolis ou cueillis par surprise, ce n'est pas un engagement. Nous restons donc là, dans l'attente, et quelques-uns reprennent le somme interrompu.

J'écoute le grondement lointain du canon, vers Saint-Mihiel. C'est la seule rumeur qui de temps en temps roule dans les herbes et, si ce n'était la fraîcheur de la nuit qui commence à engourdir nos corps allongés, je m'endormirais bien moi aussi, dans le calme nocturne, bercé par les roulements lointains du canon.

Après une heure de vaine attente, comme le jour va bientôt poindre, une vague lueur qui monte de la plaine nous en avertit, nous rentrons dans nos lignes où le jus chaud nous attend.

Quelques jours après, vers la fin de la nuit, les boches exécutent un hardi coup de main sur la compagnie des voisins dont les veilleurs, sans doute, sont pris en défaut. Un fusiller mitrailleur qui vide auparavant son chargeur dans la tête d'un boche est tué sur place. C'est rapide et bien réussi.

Ils vont d'un seul élan jusqu'à la cuisine de la compagnie qu'ils vident de tout ce qui est intéressant pour des ventres creux. Pain, viande, pinard, gniole et repartent avec leur butin avant que les hommes de chez nous soient revenus de leur surprise.

Nous sortons presque toute la compagnie pour filer sur leurs traces ou tout au moins, s'il en est encore temps, pour leur couper le chemin du retour.

Nous en sommes pour nos frais et nous comprenons la rapidité avec laquelle ils battent en retraite en rentrant chez eux, en découvrant un ruban bleu qu'ils ont eu le soin de dérouler en venant pour reconnaître ensuite le chemin du retour et ne pas errer dans la plaine.

Nous suivons quelques temps ce ruban, mais il nous mène vraiment trop loin et nous abandonnons la poursuite.

Ils n'étaient pas content au P.C. de la division et l'ordre nous vint deux jours plus tard de « faire quelque chose ».

Toute la compagnie est de l'expédition.



Et nous voilà parti une nuit sans lune, ma section en tête, comme il se doit, tous munis de cisailles.

Un premier réseau en un quart d'heure est mis en pièce sur une largeur de vingt mètres. Nous passons, la compagnie sur nos talons, laissant quelques hommes à la brèche. Nous entendons encore assez loin dans les lignes allemandes, des équipes de travailleurs ennemis qui plantent des pieux et nous attaquent résolument de deuxième réseau. Nos cisailles travaillent ferme et je sens des petits chatouillements me parcourir l'échine, en me demandant ce qui va se passer tout à l'heure.

Ce qui se passe, c'est que nous avons du faire trop de bruit, que notre potin nous a signalé à un détachement de protection des travailleurs et qu'une rafale de mitrailleuse trouble le calme de la nuit et nous jette à plat ventre. Ils tirent au jugé, heureusement, ignorant où nous sommes exactement, ce qui n'empêche pas quelques balles de siffler dans l'herbe d'une façon fort désagréable. Pour comble de bonheur, l'une d'elle traverse le pied d'un type qui se met à hurler un moment. Alors, sur la gauche, mais loin, une autre mitrailleuse s'éveille et se met en devoir elle aussi de faucher l'herbe dans les réseaux... où nous ne sommes pas. Un projecteur s'allume qui promène son pinceau et cherche à notre gauche.

Ca devient dangereux, tout à l'heure, nous allons être découpés, assaisonnés copieusement par les deux bavardes, sans compte un petit accompagnement de quelque chose.

Le mieux est de se retirer avant l'événement inéluctable.

Ce que nous faisons, emportant notre éclopé.

Ce fut ma dernière expédition nocturne.

Deux jours après, le bataillon était relevé et redescendait à Envol.

Quelques jours plus tard, au début de novembre 1918, je partis en permission.

Avant mon départ, je pus constater l'accumulation de matériel qui se faisait en Lorraine, ainsi que les troupes qu'on y concentrait, dont la Légion Etrangère. C'était pour nous un signe qui ne trompait pas et j'ajustai mes musettes de permissionnaires en pensant que, probablement, je reviendrai juste pour la danse.

L'armistice me trouva en permission à deux jours de mon retour. Ce fut un jour inoubliable, mais les baisers de ma mère et des miens ainsi que sur les boulevards, les innombrables bécots des midinettes et des autres femmes, chez lesquelles le faible naturel pour les chasseurs était ce jour décuplé, toutes ces effusions un peu folles et les liquides qu'il me fallut ingurgiter ne m'empêchèrent pas de songer à mes camarades et j'aurai voulu ce jour là surtout être parmi eux.

Le 13 novembre, je reprenais le chemin du retour d'un pas allègre, me demandant où j'allais retrouver mon bataillon.

On concentrait les permissionnaires à Dombasle.

J'y passe la journée et la nuit dans une beuverie infernale et nous n'étions pas en excellente forme, sur le matin, pour entreprendre une étape de cinquante kilomètres avant d'atteindre Dieuse où était le bataillon.

En passant sur la route, nous saluons les organisations allemandes défendues à certains endroits par cinq réseaux de fil de fer et ma pensée se reporte au mois dernier où, par les nuits noires, nous nous donnions tant de mal pour y pratiquer des passages.

Aujourd'hui, nous passons au grand jour, en chantant à tue tête, hier, en rampant en silence, dans l'ombre. Nous remarquons aussi ça et là, des mines préparées pour les tanks.

A Dieuse, nous retrouvons nos unités et nos musettes sont prestement vidées de ce qui peut encore y rester.

Les jours vont se succéder, grisants. Comment les décrire ?

L'avance par petites étapes... Chaque patelin de quelque importance traversé musique en tête, front haut et jarrets tendus à s'en faire claquer les muscles.

Et nous allons ainsi jusqu'à Worms, terme pour nous de notre avance victorieuse. C'est une grande ville.

Nous arrivons au Rhin et cette pensée me grise fortement.

Il y a quelques kilomètres de faubourgs aux bords du fleuve. Nous laissons nos sacs aux voitures et, bien ajustés, nous pénétrons dans la ville.

Les Allemands en grand nombre, maintenus par des policiers, nous regardent défiler aux accents endiablés de notre clique en pleine forme.

Certes, ces vieux guerriers doivent avoir fière allure...

Et moi, « vieux » guerrier qui n'ai pas encore vingt ans, je ne perds pas un pouce de ma taille. Je suis au premier rang de la compagnie et mon ardeur est telle à fouler ce pavé conquis qui sonne sous nos talons que mon lieutenant, en souriant, par des « doucement Laruelle » me ramène à l'alignement du rang que je dépasse parfois de près d'un mètre.

Nous prenons possession des casernes que viennent d'évacuer les dernières troupes et la police allemande.

Installation, visite des greniers où nous trouvons des casques à pointe, des bidons dont nous nous emparons comme souvenir.

Le soir, nous allons relever la garde du Pont sur le Rhin.

Nous n'avons droit qu'à la moitié du pont majestueux qui franchit le grand fleuve. Notre frontière est marquée par un bec de gaz, de l'autre côté duquel se tiennent quelques soldats et des policiers allemands. Nous nous regardons mutuellement avec curiosité et un sentiment très drôle en songeant que maintenant, nous pouvons nous voir sans échanger des grenades ou des coups de fusils.

Et j'ai plaisir à considérer d'ici, le Rhin qui coule majestueux dans le noir, sous mes pieds.

Je crache ostensiblement vers l'eau qui bouillonne et vais même avec quelques autres jusqu'à faire un besoin qui va augmenter de quelques centilitres le volume de liquide, tout en guettant une réaction chez nos voisins.

Nos voisins ont l'air de s'en f... ce qui diminue quelque peu notre satisfaction.

Toute la nuit et les jours qui suivent, des civils allemands passent de la rive droite sur la rive gauche. Ce sont pour la plupart des démobilisés qui rentrent chez eux.

Nous les fouillons avec un soin jaloux, confisquant tout ce que nous jugeons bon à prendre et principalement, ce qui vient augmenter notre provision de tabac et de cigarettes.

Cela ne se passe pas sans de timides protestations chez les dépouillés, mais le bruit de nos crosses sur le sol impose facilement nos volontés.

Notre séjour à Worms est agrémenté de quelques rapines, surtout chez les marchands de pipes et de cigarettes, effectuant ainsi de nous même une reprise légitime qui sera, malgré tout, loin de compenser les pillages subis par nos populations des régions envahies.

Nous sommes relevés fin décembre par les coloniaux qui feront regretter la douceur relative de notre occupation.

Par étapes, nous gagnons Metz en nous arrêtant quelques jours près de Kaiserlautern.

Nous faisons là une hécatombe de lièvres et lapins de garenne dont le pays est très fourni. Mon escouade, qu'illustrent d'habiles braconniers, se distingue particulièrement et nous fêtons ce Noël de la Victoire du mieux que nous pouvons.

Je nous vois encore, partant dans la neige en tirailleurs, le fusil chargé de balles coupées, préparées à l'avance, nos fusillades jetant l'émoi dans la campagne.

Ce sport assez dangereux par ailleurs, en raison du nombre élevé de chasseur, ne tarda pas à être interdit.

A Metz, réception par le Général de Maud'Huy. Grand défilé. Remise de la fourragère au bataillon.

Nous restons là jusqu'en avril, époque à laquelle je pars en permission.

Entre temps, les anciens ont été libérés. Beuveries sans nom ou s'épanche une dernière fois la camaraderie qui est née et a grandi sous le signe du feu et laissera en nous une empreinte si profonde.

Retour de permission. Les bataillons de chasseurs qui étaient des bataillons de marche ont été dissous et je passe au 2<sup>ème</sup> B.C.P., actuellement en garnison à Sarrebruck.

Le bataillon quitte cette garnison au moment de la signature du traité de paix et nous allons nous installer par petits postes sur la rive droite du Rhin, au-dessus de Mayence. Séjour agréable malgré l'hostilité visible des populations.

Nous sommes une trentaine, maîtres absolus d'un petit village et nul incident ne viendra troubler notre séjour.

Retour à Sarrebruck. Grève des mineurs. Excitations chauvines contre nous, qui aboutissent à de sanglantes émeutes et aux pillages de magasins et de boutiques par une population exaltée.

Nous faisons une répression sévère. Huit jours d'état de siège pendant lesquels des batteries de 75 sont en permanence dans les rues sillonnées par des patrouilles qui ont souvent occasion d'intervenir.

Le calme renaît. Mais les convois de charbonniers sont confiés à la surveillance d'un caporal et d'un homme armé.

Au cours d'un de ces voyages « Sarrebruck-Belfort », chargé de convoier une de ces rames, l'idée me prend de visiter Mulhouse ou nous sommes arrêtés. L'homme qui est avec moi, en ayant fait autant malgré mon interdiction, je perdis mon convoi, mes armes et tout mon matériel. Mon poilu idem.

Après quelques jours de recherche, dans tous les grands centres, n'ayant rien retrouvé, nous rentrons penaud à la caserne.

Je fis au préalable mon compte-rendu à l'administration des mines, compte-rendu favorable naturellement... Et l'on me félicita de ma mission.

Le retour à la caserne se passa le mieux du monde. J'appris que j'étais nommé Sergent. Je passais de la 3<sup>ème</sup> à la 2<sup>ème</sup> compagnie. Je fus équipé à neuf et tout fut dit.

Mon poilu se débrouilla avec un ballot de permissionnaire.

Au bout de quelques mois, je passe à l'équipe sportive que monte le capitaine Fontaine.

C'est la bonne vie. Football, natation et pas autre chose.

Déplacement dans les différentes villes de la Rhénanie où se dispute le championnat de l'armée du Rhin.

Bref, la vie militaire idéale...

J'arrive ainsi au mois de juin 1920 et je n'ai plus que 6 mois à faire.

A ce moment, mon bataillon est désigné pour aller renforcer les troupes en occupation dans les territoires plébiscitaires, c'est à dire en Prusse orientale.

On m'offre de rester, en raison du peu de temps que j'ai encore à faire. Je refuse et insiste au contraire, voulant profiter de ces quelques mois pour voir du nouveau et peut-être, là-bas, retrouver l'Aventure qui m'a toujours attiré.

J'obtiens gain de cause.

Nous embarquons un jour de juin dans des wagons à bestiaux, passons le Rhin et nous voilà nous acheminant à travers l'Allemagne vers cette lointaine contrée.

Ce voyage est fertile en menus incidents.

Le long du chemin, par des signes hostiles, les boches nous manifestent leur profond amour.

Et notre amusement est grand lorsque ces gens, nous menaçant du poing, de les coucher en joue avec nos fusils ce qui fait disparaître subitement dans les blés les hommes et leurs menaces.

A Leipzig, le train doit s'arrêter la nuit en dehors de la gare et nous entendons des pierres arriver dans les parois des wagons. Mais nous avons l'ordre de rester tranquille.

Enfin, nous arrivons à Breslau où l'on nous aiguille vers le territoire de Teschen, province qui doit être soumise au plébiscite entre polonais et tchèques.

Nous débarquons en pleine nuit à Karbine et l'impression que me cause ce patelin est sinistre. J'ai dans la tête Karbine en Mandchourie... Le choléra, la peste, etc. et l'ambiance y est bien. On nous parque dans une immense grange en attendant le jour.

Mais quand nous voyons la poussière qui nous est offerte en guise de litière et que nous devinons les petites bêtes qui doivent y grouiller, nous passons le restant de la nuit, roulés dans nos couvertures, à la belle étoile.

Le jour vient et découvre à nos yeux un paysage triste et pauvre, des champs incultes à la terre noire.

A l'horizon, des puits de mines, des routes couvertes de boue noire dans laquelle pataugent pieds nus les indigènes du pays.

Après avoir cherché un abri dans des granges plus confortables, nous passons là un mois écrasés de services.

Ce n'est que gardes sur les routes où nous sommes transformés en gendarmes.

Le pays est en ébullition et la rivalité entre Polonais et Tchèques se traduit chaque nuit par de véritables batailles rangées à coups de fusils.

Nous sommes en état perpétuel d'alerte et bien des nuits nous voient courant dans les champs ou battant les bois à la recherche de bandes armées qui fuient une fois leur coup fait.

Nous avons pour nous seconder un détachement italien, mais le mauvais état d'esprit de notre sœur latine et leur mauvaise tenue, font que nous ne les aimons guère et des rixes ont lieu plus d'une fois dans les cabarets où de temps en temps le sang coule.

Nous sommes invités un jour à aller disputer un match de Football en Tchécoslovaquie à Ostrava. La réception qui nous est faite est grandiose et bien fournie en vins fins. Nous sommes battus, naturellement, mais contents et nous revenons très très gais.

Après quelques temps de cette vie, ma compagnie se rend à Freischtadt où nous sommes très bien logés. Par contre, l'inimitié contre nous est générale et j'en fais certains jours l'expérience.

Un samedi après-midi, la musique étant venue donner un concert, un civil, Polonais ou Tchèque, je ne me souviens plus bien, administra un coup de tête dans l'estomac d'un musicien.

Le lendemain dimanche, je suis chargé avec un chasseur de conduire notre prisonnier à Teschen. Armés tous deux d'un pistolet automatique, nous attendons sur la place, le petit chemin de fer sur route qui doit nous y conduire.

Des meneurs ameutent la populace et au bout de quelques minutes, je suis entouré d'une foule moins que rassurante quant à ses intentions. Je détache immédiatement l'homme qui est avec moi pour chercher du renfort auprès du capitaine et, tenant énergiquement le prisonnier que je ne veux pas lâcher, je le conduis au poste de police suivi par une foule hurlante qui menace de me faire un mauvais parti.

Barricadé dans le poste de police, j'attends du secours, parmi les policiers allemands qui voudraient bien nous f... dehors et ne bougent pas le petit doigt pour me dégager.

Deux sections arrivent au bon moment, conduites par le capitaine, qui pâle et résolu, s'ouvre un chemin dans la foule qui presse le poste.

Notre refuge dégagé quelque peu, mon capitaine entre par le téléphone en communication avec les autorités de Feschen. L'ordre lui vient d'éviter les histoires et de relâcher notre prisonnier.

La foule n'en continue pas moins à nous insulter d'une façon ignoble et je tremble de colère devant les ordres qui nous frappent d'impuissance. Les gens, à un mètre des canons des fusils, nous provoquent. Un des nôtres reçoit même sur le casque un gros bloc de charbon.

Petit à petit pourtant, la foule se disperse et nous restons finalement maîtres de la place, maîtres diminués et sans notre prisonnier.

Du fait des ordres qui nous furent donnés ce jour là, nous perdîmes une bonne partie de notre prestige. Nous devions d'ici peu en faire l'expérience d'une façon tragique.

Le 14 juillet, jour de fête nationale, l'ordinaire qui depuis le début laisse plutôt à désirer est amélioré et le grand défilé obligatoire ainsi que des réjouissances sportives vont occuper la journée.

Et je me souviens qui était en moi ce jour là, en défilant loin de ma Patrie, dans ces plaines hostiles, où les notes endiablées de notre musique nous soulevaient.

Petits par le nombre mais fiers et hautains sous ce ciel étranger, nos talons martelaient le sol avec entrain, devant les curieux accours pour nous voir.

Vers le 15 août, nous quittons Freischtadt pour aller prendre garnison à Kattonitz, plus au nord, en Prusse orientale.

Depuis quelques jours, ce pays est dans une agitation extrême et l'on pressent des événements graves.

C'est le moment où les armées rouges touchent aux portes de Varsovie et la pensée, sans doute, a germé dans les cervelles allemandes, de profiter de cet état de chose pour nous chasser d'ici.

Pour commencer, les mécaniciens boches qui doivent conduire notre train refusent de le faire et nous sommes dans l'obligation d'installer sur le tender, une équipe avec un fusil mitrailleur, pendant qu'un sous-officier chatouille de temps à autre les oreilles des chauffeurs avec son revolver.

Notre voyage se passe sans incident marquant. Mais il n'en est pas de même pour le train qui transporte le commandant, ses services et une compagnie.

Comme ce convoi arrive à Gleiwitz dans la nuit, il est laissé en plan sans que personne ne s'en rende compte et une locomotive sans mécanicien ni chauffeur est lancé sur le train arrêté.

L'inévitable se produit... Et trois hommes du bataillon y laissent leur peau, tandis qu'une vingtaine d'autres sont transportés à l'hôpital.

Deux jours après, à lieu à Gleiwitz, l'enterrement des victimes de cet attentat.

La ville où nous sommes, Kattowitz, est en pleine agitation.

Le commandant, les officiers du bataillon, ainsi que des détachements de chaque compagnie, se sont rendus à Gleiwitz. Il ne reste plus avec nous qu'un capitaine.

Il semble aux boches que c'est l'occasion choisie et l'émeute se déchaîne, brutale.

Nous sommes à l'école, alertés, et notre petit nombre nous interdit de porter secours à nos autres postes en ville. Probablement attaquée toute la nuit, les lueurs des incendies et les éclatements de grenades ne cessent et nous entendons très distinctement nos fusils mitrailleurs du poste de la gare qui ont l'air de travailler ferme.

Quelques cartouches de mitrailleuse tirées vers les rues donnant sur l'école interdisent l'approche de notre résidence à des groupes suspects et des patrouilles toute la nuit assurent notre sécurité.

Au petit jour, l'affaire semble calmée et nous partons une section, fusils chargés et l'arme à la main, renforcer le poste de la gare, le plus menacé.

Une foule y est amassée. Le capitaine Fontaine, qui est avec nous, nous fait arrêter, mettre baïonnette au canon et, lui seul à six pas devant nous, nous arrivons au pas cadencé sur la foule menaçante qui, impressionnée sans doute, s'écarte et nous laisse parvenir jusqu'au poste où nous trouvons un jeune sous-officier de la classe 19 et 10 hommes exténués.

Un mort est dans un coin avec un éclat de grenade dans la tête. Trois autres, blessés, attendent des soins.

Couchés sur les voies ou pendus au pont transbordeur, des cadavres allemands attestent que l'affaire de la nuit fût sérieuse.

Nous nous mettons immédiatement, quelques-uns uns, aux fenêtres et sur l'ordre du capitaine de tirer une salve en l'air, nous lâchons chacun un coup de fusil. J'avoue que pour ma part, je tire dans le tas sans l'ombre d'un scrupule.

Cette démonstration énergique cause une panique dans la foule qui s'enfuit par les rues, laissant sur place quelques corps inanimés, victimes de la bousculade ou de nos balles « tirées en l'air ».

Le soir, nous avons une édifiante démonstration des sentiments élevés de ce peuple élu, tant prôné par certains snobs ou imbéciles.

De l'autre côté des voies se trouvent un grand nombre d'immeuble, siège d'un journal polonais. Une violente manifestation a lieu devant, sur la place.

Une trentaine de Polonais se sont réfugiés là et les premiers coups de feu tirés par les Allemands dans les fenêtres nous ont poussés, mon capitaine et moi, à traverser les voies pour voir ce qui se passe.

Nous sommes alors témoins d'un joli spectacle.

Le rez-de-chaussée de l'immeuble arrosé de pétrole flambe, communiquant le feu aux étages supérieurs. Ceux des malheureux enfermés là dedans qui tentent de sortir sont saisis par quelques énergumènes et rejetés dans le brasier. Une dizaine ainsi sont brûlés vifs.

Ce spectacle nous révolte mais nous ne pouvons intervenir.

Nous revenons au poste mettre tout le monde en garde, sachant bien que la fureur allemande, tout à l'heure, va se tourner vers nous.

Nous avons éteint toutes les lumières et attendons les événements qui ne tardent pas à prendre la tournure que nous avons prévue.

Une foule monte l'avenue qui passe sous nos fenêtres ouvertes et les cris sont noyés par un chant qu'elle hurle et que je reconnais pour l'avoir appris autrefois à l'école.



Quand la meute arrive à notre hauteur, les cris reprennent de plus belle en même temps que commencent à claquer des coups de feu, et des balles, avec un bruit mat, viennent s'aplatir sur les murs.

C'est le moment de nous montrer. J'ai près de moi un jeune fusiller mitrailleur qui n'est pas très rassuré et n'ose regarder par la fenêtre pour tirer ce qui n'est pas très commode, car il faut au moins voir la cible.

L'empoignant à l'épaule, je le fais se dresser près de moi, en pleine fenêtre et il lâche son chargeur dans la foule. Une grenade envoyée d'une autre fenêtre augmente la vitesse de fuite et quelques-uns encore, parmi les boches, payent de leur peau cette imprudente provocation.

Le lendemain, nouvelles scènes de violences.

Les boches s'emparent du président du cercle polonais, le martyrisent odieusement et traînent son corps supplicié dans la ville pour, finalement, le jeter au canal.

D'un train qui entre en gare, on jette une grenade dans notre direction... Si bien que toute la journée, chaque train qui passe à droit d'avance à son chargeur complet, ce qui fait s'aplatir dans les compartiments les gens trop curieux.

L'état de siège est décrété.

Dans l'après-midi, comme on avait dit au capitaine que des boches, du toit de l'hôtel en face, avaient jeté des grenades sur le poste, dont une d'ailleurs tua un chasseur, l'idée lui vient d'aller faire un tour sur le toit et il m'invite à l'accompagner.

J'accepte naturellement quoique cette expédition ne me sourie qu'à moitié.

Nous voilà gravissant les cinq étages de l'hôtel et par une lucarne, nous nous hissons sur le toit où nous trouvons encore quelques pétards et de nombreux bouts de ficelle qui ont servi à allumer les grenades destinées au poste.

Allant d'un toit à un autre, nous continuons notre inspection, mon capitaine insouciant et moi inquiet, guettant les mansardes environnantes, où je vois des têtes disparaître à notre vue et craignant à chaque instant de voir un canon de fusil briller soudain dans notre direction.

Quelles cibles admirables nous devons faire en effet tous deux...

Sur un toit voisin, nous découvrons un pistolet Mauser puis nous rentrons.

Je respire enfin quand je disparais par la lucarne, content de notre expédition, surtout de sa fin sans incident ni accident.

Les jours qui suivent, le calme revient peu à peu.

Chaque soir, nous allons en patrouille par la ville.

Nous sommes toute l'équipe sportive de ces expéditions avec le capitaine. Nous avons parmi nous un boxeur et chaque allemand que nous rencontrons après visite et destruction de ses papiers et confié aux bons soins de boxeur qui en moins de deux vous l'accommode et le laisse sur le carreau.

Nous nous faisons également ouvrir nombre de maisons sous prétexte de rechercher des armes et nous pénétrons dans des intérieurs où des gens affolés par le bruit de nos crosses sur les parquets protestent de leur tranquillité... A les entendre, personne n'a bougé et nous repartons après avoir vidé armoires et placards dont le contenu jonche les pièces.

Puis ce sont les perquisitions dans les grands hôtels qui environnent la gare.

A deux heures du matin, inopinément, le capitaine se fait remettre les clefs. Chaque sergent a un étage à fouiller et les irruptions dans certaines chambres sont parfois assez comiques.

Pour ma part, avec mes gars de l'équipe sportive, tous débrouillard, la cave m'est toujours confiée. Et il faut voir comment nous en sortons, notre devoir accompli. Les faces rubicondes et les yeux brillants sont assez éloquentes. Les bouteilles vides restées dans la cave diront notre passage hâtif et nos poches bourrées à un tel point que chacun de nous a l'air d'une tour sur des pattes font que le capitaine n'éternise pas le rassemblement, notre mission terminée.

Il a compris et fermer les yeux. Nous avons des casse-croûtes en prévoyance de l'avenir. Je laisse deux hommes dehors et ils vont porter sous mon lit, au poste tout près, les différents flacons que nous passons par les soupiraux.

Champagne, Cointreau, Cherry, etc. au bout de quelques jours de ce manège, vont former sous ma paillasse une armée d'une soixantaine de bouteilles dont je fais une répartition équitable, n'oubliant pas dans la distribution, le capitaine qui continue à fermer les yeux en souriant.

Il a compris et je dirai même qu'il ne cache pas sa satisfaction de voir que, nous aussi, nous avons compris.

Au bout de huit jours de cet état de siège, les mitrailleuses et les tanks aidant, le calme renaît dans la ville, d'autant plus que les bolcheviques, rejetés de Varsovie, ne sont plus pour nous un danger.

Et le temps file jusqu'en novembre.

Le froid vient tôt dans cette région et il est rude.

La Haute-Silésie à la mi-novembre est déjà parée d'un épais tapis de neige et les flocons tourbillonnent, chassés par le vent d'est<sup>18</sup>, né aux plaines de Pologne ou aux steppes de Russie et qui vient mourir ici

---

<sup>18</sup>

Mot illisible entre « chassé par » et « vent d'est ». Peut-être « aigre » (note P.C.).

Mon temps de service touche à sa fin. Les quatre années pour lesquelles j'ai pris l'uniforme sont tout de même arrivées à leur terme, pas trop mal remplies et j'en suis satisfait.

Après un adieu aux camarades, valise en main, lesté pour un long voyage, je quitte la caserne silésienne.

Au détour de la route couverte de neige, je me retourne, voulant voir une dernière fois ces bâtiments où reste MON BATAILLON.

A la gare, je prends un train de ravitaillement qui retourne à Mayence. Seul dans mon compartiment, je regarde défiler sous mes yeux rêveurs la campagne allemande et j'arrive à Mayence sans nul incident.

Retour dans ma famille... Ma mère voit avec joie la fin de ses tourments, car je sais que bien des nuits d'insomnies ont vu sa pensée inquiète me chercher dans l'ombre sans me trouver.

La joie de mon père n'est pas moindre et j'ai des remords en songeant que bien des fois, ma négligence lui fit faire des investigations inutiles dans la boîte aux lettres.

Chers parents, j'ai bien souvent, pourtant, pensé à vous, mais votre soldat était si jeune...

Le 20 novembre 1920, je suis rendu à la vie civile.

-----

Depuis 12 ans, j'ai quitté l'habit sombre du chasseur.

Depuis 14 ans, la guerre est terminée.

Cette période de quatre ans n'est pas sortie de ma mémoire. Peut-on l'oublier ? Les uns le disent, ceux qui ne l'ont pas vécu. Ainsi que le ciseau sur le marbre ou l'airain, la guerre, pour toujours, a gravé dans nos âmes mûries précocement son empreinte profonde.

Ce fut l'époque de mes vingt ans. D'autres ont goûté de façon différente le plus beau moment de leur vie.

Et bien souvent, je songe à ceux dont le printemps fut brisé comme une fleur sur la tige. Aux camarades que j'ai vu, les jours d'épouvante, la bouche tordue et les yeux pleins d'ombre.

Et le souvenir revient des jours de repos dans les bombances, on riait bien aussi quelquefois et l'on aimait la vie, doublement même, on la sentait si fragile que le peu qui nous en restait valait la peine d'être bien vécu.

Mais l'obsession est toujours en moi et nous sommes beaucoup comme cela, sans peut-être nous l'avouer. Nous ne pouvons voir un site, un paysage, sans imaginer des tranchées à flanc de coteau et des batteries sur les crêtes...

Les nuits sans lune me disent les patrouilles d'autrefois. Et souvent, mon âme se prend à la nostalgie des ces heures nocturnes qui nous voyaient partir quelques uns le cœur palpitant, à l'aventure, dans l'ombre où rodait la menace...

Tous ces instants tragiques ont laissé en nous quelque chose qui nous a fait, je le crois, meilleurs. Nous sentons mieux que ceux qui les ont ignorés. Nous sommes revenus riches d'expérience, et quand nous n'aurions rapporté de « là-haut » que le souvenir de cette amitié qui nous liait si bien les uns les autres, de cette amitié que l'on ne trouve que là, qui suscitait tant de dévouement, tant d'abnégation, tant de sacrifices, pour n'importe lequel de nos camarades de souffrance et nous poussait à nous faire tuer, au besoin, très proprement, pour lui, cela peut suffire à ne pas nous faire maudire ces heures sanglantes.

-:-

Treize ans après la tourmente, j'ai voulu revoir les lieux où je reçu le baptême du feu.

Le train me déposa à Soisson, puis, en vélo, je pris la route de Chauny, admirant au passage la rapidité avec laquelle la ville renaît de ses ruines.

A quelques kilomètres de Soisson, j'allais lentement, essayant par quelques restes d'un passé déjà vieux, de réveiller en moi le souvenir des lieux.

Le long de la route, aujourd'hui praticable, de nombreux arbres ont été replantés par endroit et la nature elle-même a pansé ses plaies.

Des vestiges pourtant subsistent, que le Temps a quelque peu transformés ou voilés et, dans ce décor que mon imagination reconstitue comme autrefois, il m'est aisé d'y placer les choses qui ornaient la scène tragique et les personnages qui l'animait.

Voici le Banc de Pierre... Les vieilles baraques qui nous abritaient quand nous revenions des lignes ont déjà disparues, disséminées à droite et à gauche et leurs débris sont venus aider à reconstituer, là un toit crevé, ici un mur abattu, et la tristesse de ces maisons habitées par des êtres humains et dont les plaies mal fermées semblent saigner encore, est poignante.

A Béthancourt, j'ai pris la route de Leuilly. J'ai retrouvé le canal qui connut jadis mon inquiète rêverie, un après-midi lourd de menaces imprécises et mystérieuses.

Voici Vauxaillon, et ce village qui fut impitoyablement pilonné, émietté, dont pas un pierre n'était intacte, ce village renaît de ses cendres et ses maisons pimpantes dont les toits neufs rutilent sous le soleil semblent, dans leur robe de fête, me faire un amical salut.

Les prés fauchés laissent voir comme des blessures, les trous d'obus revêtus de verdure et que les intempéries, depuis treize ans ont en partie comblés.

J'ai cherché le boyau qui montait des Singes, dont la silhouette inculte se dresse à droite du village, mais les ronces l'ont tellement envahi qu'il est aujourd'hui impraticable.

J'ai pris un petit sentier qui grimpe là-haut et suis arrivé au boyau des exténuantes corvées de soupe. L'herbe haute, les jeunes taillis ne m'ont pas empêché de reconnaître sa sinuosité courant sur le plateau encore pelé et tourmenté en cet endroit.

Les abris de soutien, pourtant si solides, sont écrasés, vaincus par le temps et je n'ose m'y aventurer.

Bien vite, je cours aux premières lignes ou une déception m'attend, et pourtant, au village, j'avais été prévenu.

Des étroits fossés aux niches remplies de vermine qui connurent nos misères et notre inconsciente grandeur dans la tourmente de fer et de feu, qu'en reste-t-il ? Plus rien que le souvenir incrusté dans l'âme et dans la chair de ceux qui ont vécu ces heures douloureuses.

La charrue a comblé les anciennes lignes françaises. Les sillons fraîchement ouverts recevront, demain, le grain qui germera. Et mon imagination torturée me fait entrevoir la moisson ondulant sous la caresse des vents, sur ces champs de bataille, il y a treize ans, dévastés et où nous disions dans nos heures de désespérance que jamais la vie ne pourrait revenir sur ces lieux d'épouvante.

Des obus, des grenades, rongés par la rouille, des débris de cuirs pourrissants jalonnent les sillons et je songe mélancoliquement aux pauvres restes mis à jour par le soc et qui vont grossier, au pied de la butte, l'armée des croix de bois du cimetière militaire.

Quittant l'emplacement des lignes françaises où s'arrête l'œuvre de la charrue, je me suis avancé prudemment vers les anciennes lignes allemandes.

Le sol encore jonché d'engins de toutes sortes cachés dans l'herbe, offre mille danger au touriste imprudent.

Les ruines des casemates qui dressent au-dessus du sol leurs lignes ébréchées par les obus, guident mes pas précautionneux. Dans le taillis, les ronces et les herbes, je retrouve le fossé presque comblé des positions allemandes.

Alors en moi, se réveille l'âme du patrouilleur de jadis et je vais ainsi, à nouveau grisé par la grande Aventure qui semble encore me solliciter.

Mais le silence qui règne ici m'étonne aujourd'hui.

Après avoir visité les casemates, j'ai déjeuné près de l'une d'elle, assis sur le bord du fossé entre des piquets de fer tordus portant encore des débris de barbelé rouillé, un « minen » et des grenades qui, depuis treize ans n'ont pas bougé.

Mes souvenirs, en foule, se pressent et mon regard rêveur va aux ouvertures pratiquées aux flancs de l'abri de ciment, par où passait le nez des mitrailleuses ennemies pointées sur nous.

Le calme imposant qui couvre ce coin de terre comme d'un manteau de plomb m'engourdit.

Ai-je désiré alors voir voltiger quelques « minen » ?

Ai-je attendu avec impatience le sifflement vertigineux d'un obus qui aujourd'hui encore m'aurait jeté à plat-ventre ?

Ai-je souhaité le claquement sec d'un fusil ou le tac-tac rageur d'une mitrailleuse ?

Je ne sais. Peut-être après tout si. Je désirais qu'un quelque chose d'autrefois vint briser ce lourd silence qui me fait mal, silence que les souvenirs qui hurlent en moi de peuvent rompre.

Secouant ma torpeur, j'ai voulu poursuivre mon pèlerinage jusqu'au ravin. Cela me fut impossible, l'épais taillis, les hautes herbes, m'interdisant d'aller plus loin et chaque pas aventuré est un nouveau danger.

J'ai renoncé à poursuivre ma promenade et suis revenu aux nids de mitrailleuses.

Montant sur l'un d'eux et faisant un tour d'horizon, je découvre la crête des Tueries qui, les soirs d'alertes, se couronnait de lueurs fulgurantes. Puis mes yeux parcourent les champs incultes, s'arrêtent sur le Calvaire du Moulin de Laffaux et plus loin, je devine la crête du Chemin des Dames vers le fort de Malmaison.

Et ma pensée recueillie, alors que je reviens vers Vauxaillon, d'un pas lent, essaie de mettre des noms sur les silhouettes restées familières qui se lèvent des sillons, casquées, drapées dans leurs capotes boueuses, l'œil brillant dans la face terreuse, au poil hirsute, tirant leur barda à mon côté, soufflant, jurant, blaguant quand même, allant d'un pas alourdi vers leur destinée... Puis les ombres s'effacent doucement. Je les vois s'estomper. Elles disparaissent... Et ma mémoire retourne à ce grand calvaire, qui, là-bas au Moulin de Laffaux, étend dans l'espace deux bras miséricordieux et protecteurs sur la plaine où, pour la première fois, je connus le fond de la misère humaine et sa tragique grandeur.

# **Notes et illustrations**

**Pascal Chour**  
**octobre 2006.**



## Maurice Laruelle

Maurice Laruelle vers 1918, né le 15 décembre 1898, décédé en décembre 1969.





Maurice Laruelle et sa femme Suzanne vers 1965

## Les Tranchées et autres dispositifs de défense

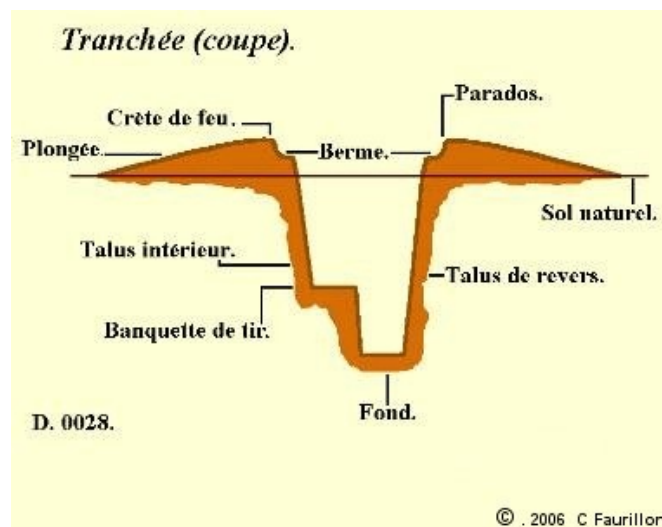
La tranchée est l'élément central du dispositif défensif utilisé durant la première guerre mondiale. Elles sont omniprésentes dans les descriptions de la guerre et de la vie des soldats. Il a semblé utile d'en rappeler les principes. Les informations et illustrations sont tirées de : [http://perso.orange.fr/jlf.site/Les tranches](http://perso.orange.fr/jlf.site/Les%20tranchees)

### Tranchées

Une tranchée est un fossé (plus ou moins profond selon le profil et la qualité du terrain) qui est organisé pour le tir et la protection du tireur et de manière à ce que les mouvements de ce dernier, restent invisibles à la vue de l'ennemi. De manière générale, la tranchée reste parallèle à la ligne de défense adverse.

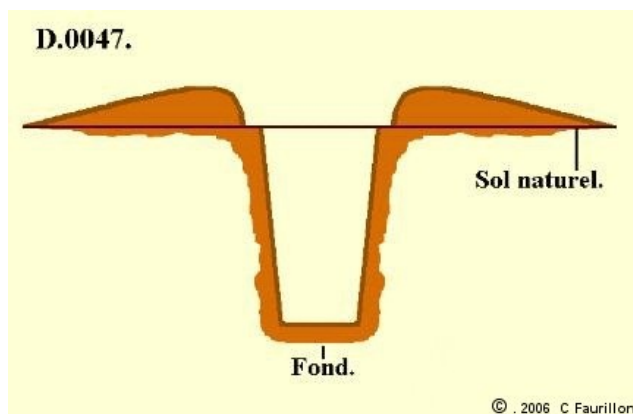
Une tranchée doit répondre aux conditions suivantes :

1. protection : La tranchée doit être étroite et profonde pour assurer une bonne protection. Elle doit en outre être renforcée par des traverses de manière à protéger au maximum les soldats contre les feux d'écharpes et les tirs d'enfilades. Elle doit cependant permettre la libre circulation des hommes, des brancards, du matériel, des vivres et des munitions.
2. Camouflage : Pour assurer une protection efficace contre les tirs d'artillerie, le tracé de la tranchée doit offrir aux yeux de l'ennemi, une visibilité aussi réduite que possible.



### Boyaux

Un boyau est un fossé dont la fonction est d'assurer la circulation rapide des hommes (renforts et relèves), des brancards, du matériel, des vivres et des munitions. Dans de fréquents cas, des sections du boyau sont organisées pour permettre le tir au fusil mais la largeur du fond reste obligatoirement de la même largeur que le critère de base du boyau normal non aménagé pour le tir au fusil.



A la différence de la tranchée, le tracé du boyau reste perpendiculaire à la ligne de défense adverse. Les boyaux relient : les parallèles (tranchées de 1er, 2e, 3e ligne etc.) et l'arrière (montées en ligne et évacuations). Tous les 100 mètres des gradins de sortie étaient aménagés ainsi qu'à une distance moindre, des gares d'évitement (assez longue et profonde pour accueillir un brancard et ses deux brancardiers).

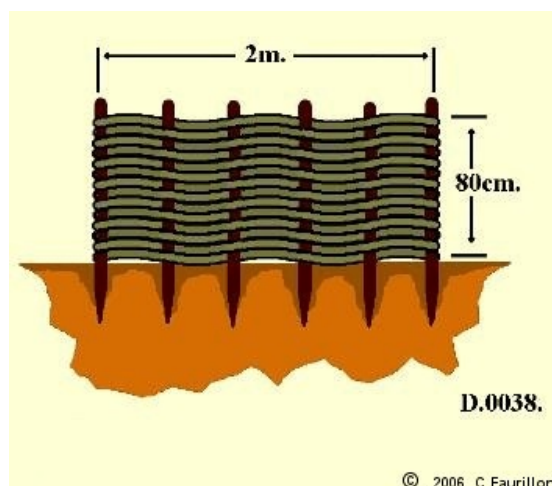
### Sapes

Une sape est un fossé organisé de manière à permettre une circulation libre, rapide et protégée des vues et dans la mesure du possible, des coups directs et dans le cas de sape couverte, des tirs indirects (courbes) de l'ennemi.

Aucun aménagement ni banquette ne sont prévus pour le tir au fusil. Il ne faut pas confondre une sape avec une galerie de mine ou un abri en galerie de mine.

### Claie, clayonnage

Une claie, est un clayonnage à surface plane de 2 mètres de longueur sur 80cm de hauteur. Son poids varie de 15 à 20 kilogrammes. Le système du clayonnage était aussi employé pour renforcer d'une part, la résistance à la dilatation des parois de tranchées et boyaux que provoquent les averses de pluie et d'autre part, à éviter l'effondrement des même parois, souvent trop vulnérables aux souffles et ondes de choc des explosions d'obus.



## Abris

Les abris peuvent être classés en trois catégories :

Abris pour le personnel : postes de commandement, postes de secours.

Abris pour le matériel : abris réservés aux munitions, abris réservés pour les vivres.

Abris pour le personnel et le matériel : abris pour mitrailleuses, abris pour engins de tranchée.

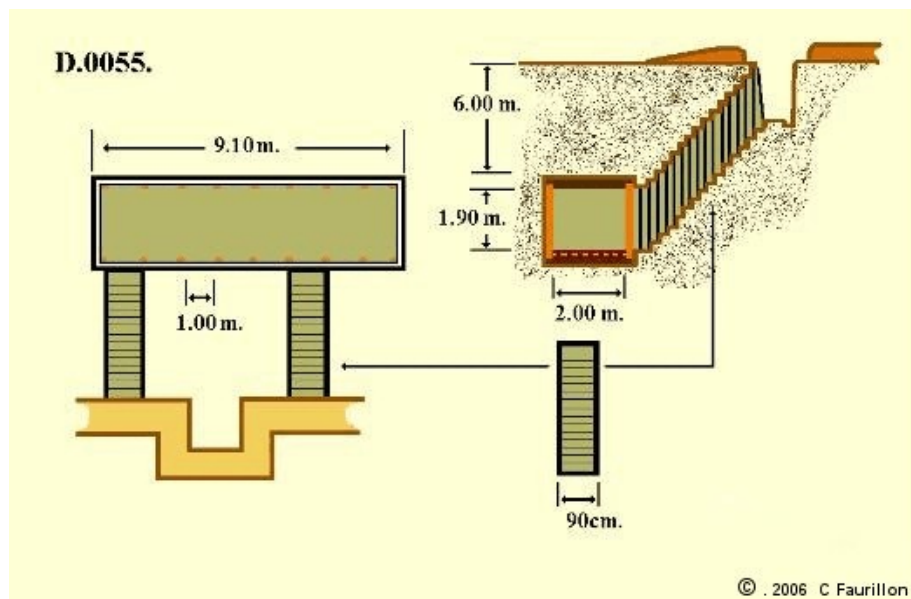
## Abri caverne

Il devait être enterré, selon la nature du terrain, sous un minimum de 6 mètres de terre meuble ou 5,20 de craie dure. Sa structure devait résister aux torpilles et aux obus de gros calibres. Il devait toujours comporter au minimum deux sorties (descentes) en châssis coffrant (voir en demi-galerie). Dans la mesure du possible, il devait disposer d'une troisième sortie débouchant en terrain libre qui était dissimulée dans un trou d'obus. Quand la nature du terrain le permettait, il fallait également prendre soin de le faire communiquer avec un abri voisin.

L'abri caverne devait normalement, pouvoir contenir au minimum, une demi-section. Quand la couche de terre vierge qui recouvrait l'abri, était insuffisante, on devait la compléter et en renforcer la solidité par des éléments et matériaux divers tels que rondins, rails, poutres en fer, dalles ou poutres en béton armé.

L'abri caverne devait être capable d'assurer la protection des hommes contre les obus de gros calibres de 210 et pour l'abri caverne renforcé, être à l'épreuve des obus de calibres supérieurs de 305, 380, 420.

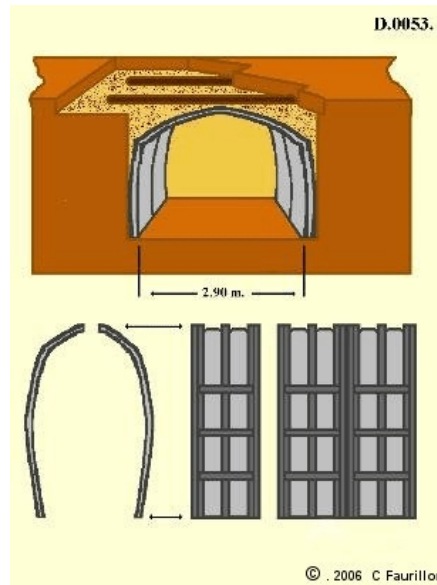
Dans le cas d'un abri type « fouille à découverte » (creusé à ciel ouvert), l'emploi du béton ou du béton armé employé seul (abris bétonnés) était fortement recommandé. Si l'abri ne pouvait être bétonné, il fallait le recouvrir par des éléments et matériaux divers tels que rondins, rails, poutres en fer, dalles ou poutres en béton armé - mais d'épaisseur plus considérable que pour l'exemple donné plus haut.



### Abri léger

Abri léger à fouille découverte (creusé à ciel ouvert), en tôle cintrée. En tôles planes de 2,30m x 1m et de 1,80m x 1m. et en tôles cintrées à grandes ondes. Les éléments métalliques de l'abri léger étaient transportés à dos d'homme et assemblés directement sur place car le poids d'un élément étant relativement léger, il ne dépassait pas 10 kilogrammes, le permettait. Ces éléments préfabriqués permettaient l'installation rapide d'un abri dans une position récemment conquise.

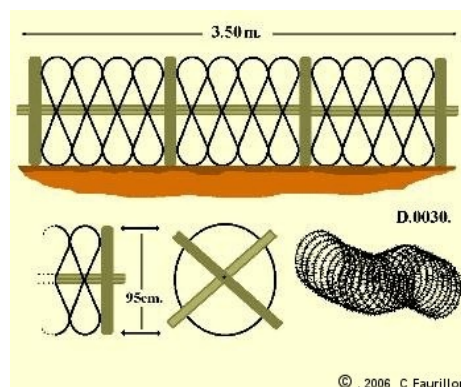
L'abri léger devait pouvoir assurer la protection des hommes contre les éclats d'obus et contre les coups des petits calibres (77 et 105).



### Réseau de fil de fer barbelé

Les réseaux de fil de fer barbelé constituaient la meilleure et la plus rapide d'exécution des défenses accessoires. C'était également la seule défense accessoire dont l'emploi restait possible sur de grandes étendues. Les matériaux étaient légers et peu encombrants. L'image du réseau barbelé se confond et se mêle étroitement à celle de la tranchée. On en distinguait de plusieurs formes : treillages, chevaux de frise (improvisés avec de la ronce artificielle), réseau Brun (fil de fer lisse) réseaux barbelés stockés en rouleaux plus connus sous l'appellation de « boudins » également dénommés, selon les armées et selon les agencements que l'on leur faisait subir : « saucisses », « ribards », etc.

Le poids d'un boudin est de 8 kilogrammes. Les recommandations pour l'installation et la fixation au sol étaient les suivantes : Etirer le boudin jusqu'à 30 mètres pour briser son élasticité et le laisser revenir jusqu'à environ 20 mètres. Ensuite le fixer au sol par des clous





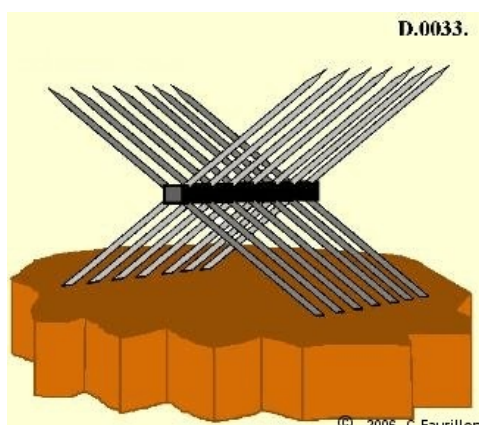
cavaliers à branches égales ou par des crochets à branches inégales, l'entrelarder de piquets pour consolider l'ensemble ainsi formé.

Pour permettre une efficacité maximale, il suffisait d'accoler deux boudins, de superposer au-dessus des deux premiers un troisième et de réunir l'ensemble ainsi obtenu par une ligature en fil de fer lisse.

Les réseaux de fil de fer barbelé restaient vulnérables aux obus et aux balles de mitrailleuses mais leurs destructions exigeaient une grande consommation de munitions. On pouvait notablement limiter sa vulnérabilité en disposant les réseaux par bandes rectilignes non parallèles de deux à quatre bandes de 6 à 8 mètres d'épaisseur, séparées par des vides de 10 à 15 mètres de largeur.

### **Chevaux de frise**

Ils étaient le plus souvent confectionnés (1914) à l'aide d'un simple tronc d'arbre et de quelques branches taillées (dont le bout avait été durci au feu) mais on en trouvait également (1915-1916) sous la forme d'un assemblage de poutre et de barres fer, en versions fixes ou démontables voire pliables, de différentes formes, de tailles et de poids.



## Canon de 75

Le canon 75 mm modèle 1897 est une pièce d'artillerie de campagne de l'armée française, qui est l'un des canons les plus célèbres de tous les temps. D'une conception révolutionnaire pour son époque, il regroupe, en effet, tous les derniers perfectionnements intervenus dans l'artillerie à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, à savoir : l'utilisation de la poudre sans fumée, de la munition encartouchée, de l'obus fusant, d'un chargement par la culasse selon le procédé Nordenfolt, et d'un frein de recul hydropneumatique. Cette synthèse, en éliminant les effets du recul, rendait enfin possible un vieux rêve des artilleurs, le tir rapide.

Devenu un emblème de la puissance militaire française, connu bientôt comme *le soixante quinze*, voire *notre glorieux soixante quinze*, il fait l'objet d'un culte de la part des militaires et patriotes français, qui voit en lui une solution miracle à tout problème. Cet enthousiasme conduira à négliger en outre la modernisation de l'artillerie lourde, erreur qui sera durement payée lors de la Première Guerre mondiale. En effet si le 75 est le meilleur canon de campagne de l'époque, il est beaucoup moins à l'aise et utile dans une guerre de position, où on a besoin d'artillerie lourde, pour atteindre les troupes retranchées. Il se distinguera néanmoins de façon glorieuse, mais en grande partie, grâce à ses servants qui paieront un lourd tribut. Encore en service, en grand nombre dans l'armée française de 1940, il se montra cette fois-ci dépassé dans la guerre de mouvement, car on avait tardé à le rendre apte à la traction automobile, maintenant nécessaire. Il connaîtra toutefois, une seconde jeunesse comme pièce antichar, aux mains de la Wehrmacht et des forces françaises libres (Wikipedia).

Durant la Première Guerre mondiale, le canon de 75 (officiellement nommé "canon de 75 Mle 1897") passa dans la légende en tant que le canon qui permit la victoire. Bien que ses plans fussent ultra secrets, il était déjà célèbre avant 1914, mais après 1918, sa réputation était mondiale. Les Français comptaient sur son faible coût et sur sa grande cadence de tir pour combler leur manque d'artillerie lourde. Ce canon était parfait pour les tirs de barrage massifs contre les tranchées de la Grande Guerre, mais il était dépassé en 1939. Lors de la déclaration de guerre, l'armée française disposait de 4 500 de ces canons et elle les aligna face aux Allemands. Ce canon a été très exporté, ses acheteurs ont été les Américains, les colonies



françaises, les Portugais, les Grecs, les Roumains, les Irlandais et bien d'autres. Ce canon fut également utilisé comme arme de char, mais ce furent les Américains qui en tirèrent le



meilleur parti avec leurs Sherman M3 et M4. Entre les deux guerres, l'armée française améliora son canon et produit le Mle 1897/33 avec un nouvel affût. Un autre changement fut la pose de pneumatiques sur les roues de la plupart des canons de 75. Après la défaite de 1940, les Allemands prirent des centaines de canon de 75 et s'en resservirent sous la désignation " 7,5 cm FK 231(f).

D'abord utilisé par les forces d'occupation, il fut ensuite largement utilisé sur le front de l'Est où il s'avéra mortel pour les chars russes T-34/76, une fois équipé d'un obus spécial allemand. Ce canon anti-char improvisé fut baptisé 7,5 cm Pak 97/38 et rendit de fiers services à la Wehrmacht. Cette pièce d'artillerie fut la meilleure d'une époque et demeurera à jamais un exemple d'innovation technique dans l'artillerie ([www.secondeguerre.net](http://www.secondeguerre.net)).

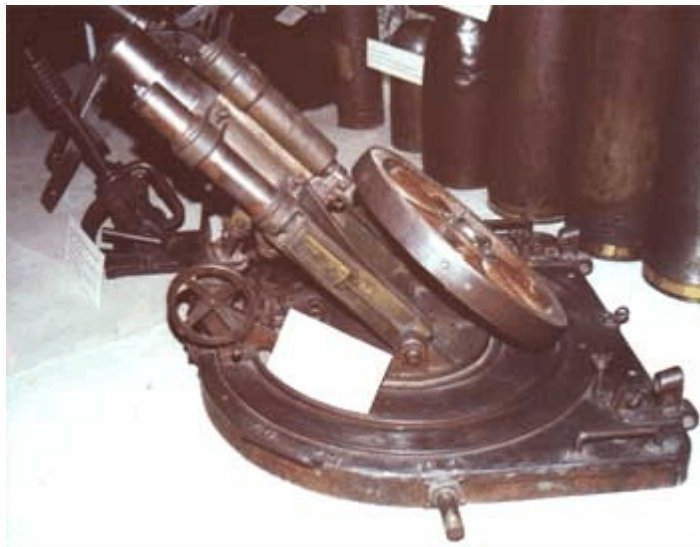
## **Le canon de 58 mm ou « Crapouillot »**

Ce canon a été relativement peu utilisé sur le champ de bataille de Verdun en raison des difficultés de la mise en batterie de l'engin et du poids de ses projectiles. Les « Crapouillots » étaient de plus relativement facile à repérer en terrain découvert.



## Les « Minen »

Contrairement aux Anglais et aux Français, les Allemands ont tenu compte des enseignements de la guerre Russo-Japonaise de 1904. Pendant ce conflit, les mortiers lourds japonais prirent une part active lors de la prise de Port Arthur. Et bien avant la première guerre mondiale, les Allemands poussèrent leurs recherches dans le domaine des armes à tir courbe si bien qu'au déclenchement des hostilités, plusieurs modèles de mortiers existaient à l'état de prototypes et certains étaient même déjà disponibles. Les trois modèles 250 mm, 170 mm et 76 mm assez similaires de conception équipèrent en nombre l'armée allemande jusqu'en 1918. Dès le début du conflit les Minenwerfer furent affectés à des unités spéciales du génie. A l'automne 1915, chaque division d'infanterie disposait d'une compagnie de minenwerfer dotée de 2 Minenwerfers lourds, 4 moyens et 6 légers. Au printemps 1916 le nombre de compagnies de Minenwerfers fut doublé et des bataillons spéciaux de Minenwerfers furent également formés.



MinenWerfer de 76mm



MinenWerfer de 170mm

## Mitrailleuse

L'américain Hiram Maxim, résidant en Angleterre, va créer la première mitrailleuse réellement automatique. Elle utilise l'énergie du recul consécutive au tir pour éjecter l'étui et chamberer une nouvelle munition, l'arme tire alors tant que la détente n'est pas relâchée par le servant, qu'aucun incident ne survient et que des munitions sont disponibles. Après une démonstration en 1885, l'armée britannique en achète plusieurs exemplaires en 1889. D'autres nations européennes, comme l'Allemagne, la Russie, l'Autriche-Hongrie en achètent ensuite. L'arme prouve son efficacité lors de plusieurs batailles coloniales, comme en 1893 en Afrique du Sud, lorsque cinquante soldats et quatre Maxims tiennent en respect cinq mille guerriers Matabele.

Les états-majors européens ne lui ménagent *a priori* guère d'avenir car la considèrent comme trop peu fiable (ce qui n'est à ce moment pas abusif car l'alimentation, en particulier, cause encore souvent des enrayages) et redoutent sa consommation de munitions. Cette dernière est pourtant la condition de sa cadence de tir de cinq cent coups par minute, puissance de feu de celle de cent fusils, qui invite certains à ne pas la négliger. L'idée fait donc peu à peu son chemin et deux nations réaliseront des dérivés de la Maxim, l'Allemagne avec son Maschinengewehr M1908, et la Russie avec sa Pulemyot Maxima PM1910 (Wikipedia).

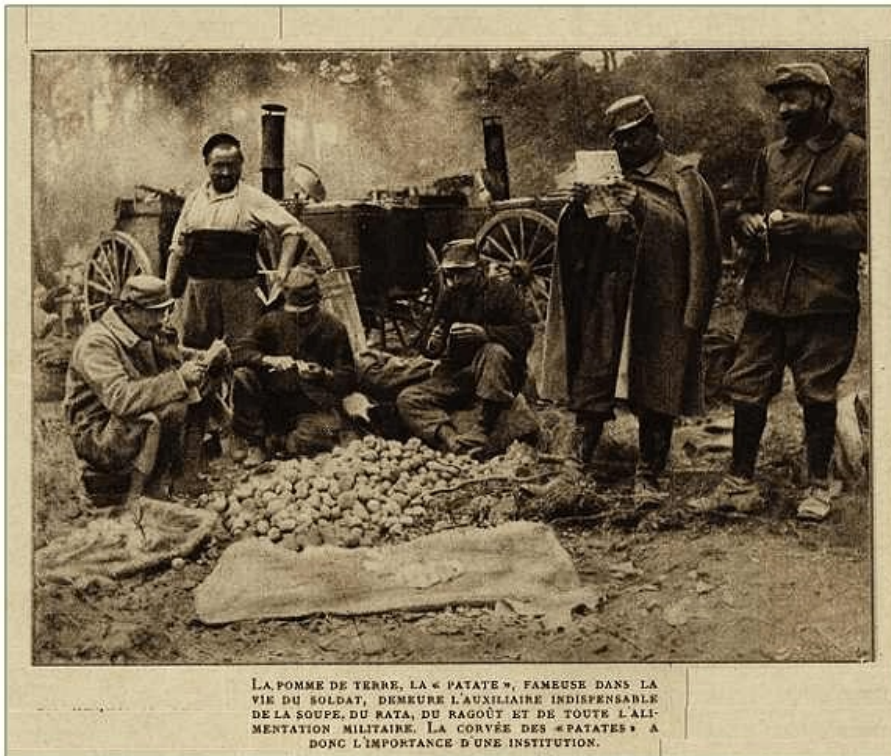


Mitrailleuse allemande Maxim

## Roulantes (cuisines)

Chaque compagnie a sa cuisine roulante, son « train blindé » en style de guerre. Montée sur deux roues, tramée par un cheval, elle vient se camper le plus près possible des lignes. Avec sa cheminée sur le côté, sa vaste marmite qui contient environ 150 litres de bouillon ou de « jus » et si solidement encastrée sur le fourneau, si hermétiquement recouverte que les cahots des routes les plus défoncées ne risquent pas de faire perdre une goutte de son contenu, ses réserves de bois empilées sur ses deux flancs, elle assure aux troupes le service régulier du jus matinal et des deux repas quotidiens, avec des mets bien chauds. Elle a cet autre avantage de réduire considérablement le nombre des cuistots et de permettre par conséquent de se passer des « incompétences ». Alors qu'il y a quelques mois il fallait pour chaque escouade un cuistot, ce qui donnait, à raison de 18 escouades de 14 hommes chacune par compagnie de 250 hommes, un chiffre de 20 cuistots environ, avec la cuisine roulante il ne faut plus pour le même travail que 3 cuisiniers.

[http://www.greatwardifferent.com/Great War/French/Cuistots\\_01.htm](http://www.greatwardifferent.com/Great_War/French/Cuistots_01.htm)



## Les fusils

### Le Fusil Lebel Modèle 1886 M93



Le fusil Lebel entra en service dans l'armée française en 1886. Le colonel Nicolas Lebel était en charge d'apprendre aux recrues comment se servir de cette arme au Camp de Chalons, on donna donc son nom au fusil (bien que le colonel était contre cette idée car il n'avait pas participé au développement technologique de l'arme). C'était le premier fusil à chargeur du monde à être produit en masse. Il apportait une autre innovation : il utilisait la poudre sans fumée nommée Poudre B, inventée par l'ingénieur Paul Vieille (les fusils du XIXe siècle utilisaient alors la poudre noire et dégageaient beaucoup de fumée lorsqu'ils faisaient feu, ce qui gênait énormément les soldats et nuisait aux manœuvres). Elle avait également l'avantage d'être beaucoup plus puissante et permettait donc d'utiliser des balles de plus petit calibre, plus précises et plus efficaces. Cette poudre B fut ensuite remplacée par la cordite inventée par Alfred Nobel en 1887 (elle était plus puissante et plus facile à manipuler que la Poudre B).

Ce fusil est considéré par beaucoup comme le premier vrai fusil moderne. On le modifia légèrement en 1893, ce qui lui valut l'appellation « Mle 1886 M93 ». Il fut le principal fusil français lors de la Grande Guerre et les soldats appréciaient sa robustesse et sa précision. Mais son statut historique n'arrangea en rien le fait qu'il était totalement dépassé en 1940 (notamment par sa longueur, son poids et l'utilisation des lame-chargeurs par les autres fusils). Malgré le fait que le Berthier Mle 07-15 M16 le remplaça en tant que fusil principal de l'armée française dès 1916, on le retrouva chez les troupes de réserve, à l'arrière et chez les gardes routiers en 1940.

**Pays créateur/utilisateur :** France

**Dénomination :** Mle 1886 M93

**Calibre :** 8x50 mm R

**Cadence de tir :** 20 coups/min

**Chargeur :** magasin tubulaire de 8 balles



**Précision** : excellente

**Portée** : pratique, 400 m, utile, 2 400 m, maximum, 4 200 m

**Masse** : 4,18 Kg

**Longueur** : 1307 mm / canon: 800 mm

**Vitesse initiale** : 720 m/s

### **Le fusil Mauser**



Le fusil KAR 98, a été créé, comme son nom l'indique, en 1898 par l'ingénieur allemand Paul Mauser et d'entrée, il attire les regards de nombreuses nations qui achètent cette arme, comme l'Espagne, la Chine ou encore la Belgique.

Immédiatement après sa création en 1898, le fusil K98, devient l'arme standard de la Wehrmacht, l'armée de terre de l'Empire allemand. Les usines Mauser mettent au point en 1935 une nouvelle version du fusil, dénommée K98 k, k pour Kurz (court en allemand). En effet, cette dernière version est plus courte que le K98 standard, utilisé pendant la Première Guerre Mondiale. Tous les soldats allemands qui se sont entraînés avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale l'ont été avec ce fusil. Le K98 k pouvait être modifié afin de servir d'arme de tireur de précision, en y ajoutant une lunette de tir. Il était également possible de transformer ce fusil pour qu'il serve de lance-grenades. Le Mauser KAR 98 k a été l'arme de référence de toute l'armée allemande, qui a été le plus souvent l'unique fusil des soldats pendant toute la durée du conflit. Son prix était à ce moment de 70 marks par unité.

**Pays créateur/utilisateur** : Allemagne

**Dénomination** : K98k

**Production totale** : 2 769 533 d'unités pendant la Seconde Guerre Mondiale, 14 millions d'unités au total.

**Calibre** : 7,92 mm

**Chargeur** : 5 balles

**Portée** : pratique, 400 m, utile, 2000 m, maximum, 4000 m

**Cadence de tir** : 15 coups/min

**Masse** : 3,92 kg

**Longueur** : 1101 mm

## La Baïonnette « Rosalie »

Contrairement à la baïonnette anglaise et allemande, la baïonnette française n'est pas une lame, mais une pique cruciforme et très pointue qui peut s'avérer redoutable.

Sa forme « ergonomique » est prévue pour que le combattant fasse un quart de tour vers la gauche avec son fusil avant de ressortir la baïonnette du corps de son ennemi. Ceci est censé provoquer une hémorragie interne qui ne laisse aucune chance de survie à l'ennemi. Il faut dire que la doctrine de guerre française en 1914 était : « seul le mouvement en avant porté jusqu'au corps à corps est décisif et irrésistible ».

Toutefois, il faut se garder d'exagérer son importance dans le combat. Lors des corps à corps, épreuves redoutées entre toutes par les soldats même vétérans, dont les témoignages rapportèrent que l'angoisse était presque insupportable quand retentissait le fameux ordre de « baïonnette au canon », la baïonnette ne tarda pas à montrer ses limites dans l'environnement confiné des tranchées. Les soldats mettaient trop de temps à la sortir du corps de leur ennemi, et c'était prendre de gros risques au milieu d'une mêlée générale.

De plus, rendus dans la tranchée, les fantassins avaient le plus grand mal à manœuvrer un objet aussi long. La baïonnette française étant inutilisable à la main, c'est donc tout naturellement que les soldats remplacèrent progressivement les baïonnettes par des outils portatifs comme les pelles de tranchée et des casse-têtes de bois ferré appelés « massues de tranchées ».

Quant aux troupes d'assaut spécialisées dans le « nettoyage de tranchées », qui se créèrent à partir de 1915, elles optèrent pour le revolver, la grenade et le couteau de tranchée.

En ce qui concerne le surnom de « Rosalie », inventé par les chansonniers dans la veine du comique troupier, il fut très modérément employé par les Poilus. Il faut en effet être un amuseur public de l'arrière pour s'imaginer que le fantassin considère sa baïonnette comme une compagne et lui donne un surnom affectueux en conséquence.

Le premier modèle de 1886 mesure 638 mm avec un poids de 460 g. Il possède un quillon arrondi en haut du manche. Elle est portée sur le côté gauche du ceinturon (source <http://orkide.club.fr/uniforme-armes.htm>).

